

Collection POLICE

85^c

H. R. WOESTYN

L'INSAISSABLE ROB-ROY



FERENCZI ET FILS
EDITEURS

PHOTO MAZ



L'insaisissable Rob-Roy

Roman policier inédit

par H.-R. WESTYN

CHAPITRE PREMIER

LE MASSACRE DE LA SAINT-VALENTIN

Outrageusement fardée la femme qui, sous ce savant maquillage dissimulait difficilement les rides révélatrices d'un âge plus que certain, s'approcha de la table où quatre joueurs étaient engagés dans une partie de poker.

Elle toucha l'un à l'épaule et l'avisa :

— Robbie, on te demande au téléphone.

L'homme, un solide gaillard, dont le visage accusait des traits anguleux, comme taillés au couteau, eut un dur froncement des sourcils et la voix mauvaise proféra un rude juron, suivi de ces mots, qui tombaient tranchants :

— Au téléphone ? Je me demande bien qui peut savoir que je suis, ici à Buckman Mill ?

« Il a donné son nom ?

— Non. Je lui ai demandé de la part de qui. Il m'a répondu que c'était inutile de me le dire.

« Il s'agit d'une communication importante qu'il a à te faire d'urgence.

— Bizarre, fit-il en se levant après avoir échangé un regard d'intelligence avec ses compagnons de jeu.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. n° 252

D'un pas rapide il gagna le réduit où se trouvait l'appareil, mais eut le temps, tandis qu'il passait auprès de la femme, de lui glisser à l'oreille :

— Tottie, tu dois savoir que je n'aime pas les indiscretions. Si c'est par toi qu'on a pu apprendre ma présence ici, cela te coûtera cher...

— Mais Rob-Roy, je te jure, affirma-t-elle...

— Assez ! coupa l'autre. J'ai dit.

Fort heureusement pour elle, l'épaisse couche de fard qui couvrait ses traits, empêcha de rendre apparente la pâleur de son interlocutrice.

Seul le tremblement qui agitait nerveusement ses mains pouvait trahir son émoi.

Tottie Fay était une ancienne belle que le gangster Robert Royland, plus communément appelé Rob-Roy avait connue au temps où elle tenait tout à la fois un *speakeasy* et un club de nuit à Chicago.

Elle avait eu de fréquents démêlés avec la justice pour commerce illicite de boissons et trafic de stupéfiants auxquels le bootlegger et contrebandier de la drogue, qu'avait été à l'époque Rob-Roy, n'était point resté étranger.

Mais l'âge était venu et la patronne des deux boîtes de nuit redoutant la campagne qui commençait à se dessiner en Amérique contre le vice sous toutes ses formes, préféra que le silence se fit autour d'elle.

Ses moyens, d'ailleurs, le lui permettaient.

Elle avait trouvé, à courte distance de Chicago un lieu assez isolé où, profitant de leur week-end, des touristes de passage venaient faire du camping.

Il y avait là un bâtiment délabré qui, jadis avait été une minoterie. La concurrence l'avait ruinée, et du Moulin Buckman il ne restait que ces murs à demi-écroulés.

Aucun acquéreur ne se présentait. C'était une occasion unique et Tottie Fay sut en profiter.

Devenue propriétaire de la lamentable bâtisse, elle y avait fait procéder aux réparations nécessaires, la transformant bientôt en une sorte d'auberge de route, où les amateurs de camping trouvaient à se ravitailler.

Mais l'isolement même de Buckman Mill — auquel elle avait conservé son appellation première — lui permettait de recevoir là une assez louche clientèle de gangsters qu'elle avait jadis connus à Chicago et qui s'y sentaient en sûreté.

Rob-Roy était du nombre, mais n'y venait que rarement, préférant se tenir à l'écart des chefs de bandes, avec qui il évitait de frayer.

Un type extraordinaire que ce Robert Royland qui différait totalement des autres gangsters fameux.

Issu d'une vieille famille écossaise, émigrée en Amérique, il avait fait de solides études, qui s'étaient terminées par un stage dans l'une des grandes universités.

L'esprit d'aventure, néanmoins, dont il était animé, — par atavisme sans doute, — l'avait jeté dans l'inconnu.

Les femmes, le jeu, les boissons frelatées, la fréquentation de quelques mauvais garçons, il n'en fallait pas davantage pour amener la course à l'abîme.

De là à devenir un bandit de marque, il n'y avait qu'un pas. Il l'eut vite franchi.

C'est pour cela, du reste, que ses origines écossaises lui avaient valu son sobriquet de Rob-Roy, le brigand que Walter Scott a rendu célèbre.

Le gangster avait fait de Chicago son port d'attache, mais il sillonnait un peu partout, poursuivant ses expéditions aventureuses dans l'un ou l'autre des divers Etats.

Il sortit enfin du réduit, où se trouvait le téléphone.

Les traits de son visage étaient empreints d'un caractère de dureté que Toitie ne lui avait jamais connu qu'aux heures tragiques de son existence.

Elle voulut l'approcher, mais d'un geste brusque il la repoussa et retourna auprès de ses trois compagnons.

Ils attendaient qu'il reprit sa place à la table et continuât la partie laissée en train.

Mais, contrairement à ce qu'ils pensaient, Rob-Roy demeurait debout, tout soucieux.

Puis soudain d'une voix sourde, il murmura :

— *Boys*, il se passe quelque chose que je n'arrive

pas à comprendre. C'est du garage Belmonte qu'on vient de me téléphoner...

« Pourquoi ici alors, qu'à part vous dont je suis sûr, nul ne savait que j'étais de retour du Montana ? »

« Enfin n'importe. Tottie a dû avoir la langue trop longue et bavarder. On règlera ça plus tard. »

« En tout cas voici ce qu'on m'a dit, au bout du fil : *Robbie, viens chez Belmonte. Une grande surprise t'y attend. N'oublie pas que c'est aujourd'hui la Saint-Valentin.* »

« Impossible de reconnaître la voix. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas celle de Belmonte. J'eus l'impression que celui qui me parlait, cherchait à la déguiser. »

« Cette voix-là ne m'est certainement pas inconnue... »

« La communication se trouva brusquement coupée. »

« Il me fallut attendre quelques instants avant de pouvoir l'obtenir à nouveau. Je voulais à tout prix m'informer auprès de Belmonte et me faire renseigner par lui sur cet énigmatique message téléphonique. »

« C'est ici que les choses se corsent : du garage on ne répond pas et cependant je suis certain que Belmonte doit y être. »

« J'avoue que c'est absolument incompréhensible. »

C'était également l'opinion de ses compagnons.

Rob-Roy réfléchit un moment. Il n'avait pas son auto, ce qui était un contre-temps fâcheux. Se souvenant soudain avoir été amené à Buckman Mill dans la petite Ford de Kid Cann, l'un des joueurs, il lui dit aussitôt :

— Tu as ta bagnole, toi. On va aller ensemble au garage, voir un peu de quoi il retourne. Tout, plutôt que cette maudite incertitude !

Puis se tournant vers les deux autres qui semblaient demeurer dans l'expectative, comme attendant ses ordres, il dit à mi-voix :

— Vous, restez ici jusqu'à notre retour et surveillez Tottie.

La Ford stationnait sur la route, devant l'auberge,

Rob-Roy et son compagnon sautèrent dedans et en un rien de temps elle démarra, filant à une allure vertigineuse, au risque de venir se briser sur la route dont la déclive était atrocement périlleuse.

Trois milles au plus, séparaient Buckman Mill du garage, et la distance fut rapidement couverte par la voiture qui brutalement enfin s'arrêta.

Une première surprise attendait déjà les deux arrivants.

Le garage et sa cour intérieure étaient entourés d'un mur assez élevé, percé dans son milieu d'une porte charretière, d'ordinaire toujours ouverte.

L'enclos, en effet, était une ancienne ferme et, la culture ne rendant plus, l'agriculteur qui l'exploitait l'avait laissée à l'abandon pour aller travailler en usine à Detroit.

Belmonte, l'un des acolytes de Rob-Roy s'en était rendu acquéreur, et après en avoir récrépi les bâtisses, y avait ouvert un garage qui ne payait certes guère de mine.

Il approvisionnait bien d'essence les automobiles de passage, mais là se bornait son commerce et, pour dire le vrai, le garage Belmonte n'était en réalité que l'un des repaires de Rob-Roy, quand il se trouvait dans la région du Michigan.

La porte charretière n'était point hermétiquement close.

Les deux hommes n'eurent qu'à en pousser l'un des battants pour pénétrer dans la cour, mais à peine étaient-ils entrés qu'un atroce spectacle s'offrit à leurs yeux...

Couchés sur le sol, la face à terre, dix corps gisaient comme alignés, au long du mur intérieur, criblé lui-même de balles et tout éclaboussé de taches de sang qui avait giclé partout.

Les cadavres de ces hommes baignaient dans de larges flaques du liquide noirâtre qui n'avait point encore eu le temps de sécher complètement.

Froidement Rob-Roy se baissa et retourna chacun

des corps, pour s'assurer qu'aucun d'eux ne donnait le moindre signe de vie.

Puis, se relevant d'un bond, les traits crispés d'une rage concentrée, il s'écria :

— *My God*. Quel massacre! une véritable hécatombe humaine!... Et tous des nôtres encore!...

« Tu les reconnais, Kid?

Le visage empreint d'une pâleur cadavérique, son compagnon ne put que balbutier quelques mots dans l'affirmative.

— Ah! poursuivit Rob-Roy, le misérable qui m'a averti ne m'a pas menti... Quelle surprise, en effet...

« Dix de mes hommes, et des meilleurs exécutés sans merci! Je me demande bien qui a pu faire ce coup-là, avec un imperturbable sang-froid qui vraiment est déroutant!

« Regarde-les, Kid... Tous fusillés dans le dos!... On les avait placés face au mur, haut les mains...

Dans sa rage folle, il n'avait plus songé au garagiste.

Il se souvint soudain de lui.

— Ah! par Belmonte, nous allons bien savoir. Espérons que lui du moins est encore en vie... Ils ne l'ont peut-être que blessé!...

Et il se prit à crier: Belmonte! Belmonte! tout en courant, suivi de Kid Cann à la maison d'habitation.

Aucune réponse ne venait. C'était mauvais présage.

En coup de vent, ils franchirent le seuil de l'ancienne ferme.

Dans un coin de la salle commune, un corps gisait à terre, et dans l'ombre, ils eurent le pressentiment que le garagiste avait dû partager le sort des autres victimes.

Baissés sur lui, ils s'aperçurent toutefois que des liens seulement le maintenaient solidement ligoté, tandis qu'un bâillon, l'empêchant de parler, ne lui permettait que de proférer quelques sons inarticulés.

Autrement il ne semblait avoir aucune blessure, encore visible du moins.

Il avait les yeux grands ouverts, fixés sur Rob-Roy et son compagnon, les suppliant du regard de le délivrer.

Ce ne fut pas long. L'affaire d'un instant.

Belmonte, sans être un colosse, était un solide gailard. Il avait certainement fallu l'attaque de plusieurs hommes pour avoir raison de lui et le réduire à l'impuissance.

— Je m'explique maintenant ton silence, lui dit Rob-Roy, en achevant de le délivrer. Il lui détaillait en mots coupés hachés l'énigmatique coup de téléphone de l'auberge de Buckmann Mill et comment son propre appel téléphonique au garage était resté sans réponse.

« Mais dis-moi maintenant quel drame atroce s'est déroulé ici. Les meilleurs de mes hommes jonchant le sol, criblés de balles...

« La police peut-être... Ah! Si je savais que c'est un de leurs coups!

CHAPITRE II

C'EST LA CAMARDE QUI EST VENUE CHERCHER ICI
SON « VALENTIN »

Belmonte s'ébroua comme une bête, longtemps retenue prisonnière, et finalement rendue à la liberté.

Soudain il donna libre cours à un éclat de fureur.

— La police n'y est pour rien, Robbie. Si je te le dis, tu peux m'en croire. Je suis payé pour assez connaître les *tecs* et savoir qu'ils ne sont pour rien dans cette tuerie.

« Et puis, réfléchis bien. D'abord ils n'auraient pas laissé les corps de leurs victimes sur place.

« Quant à moi, mon compte aurait été bon. Au lieu d'être solidement ligoté, comme tu m'as trouvé, je serais au nombre des cadavres.

— Alors? s'enquit aussitôt Rob-Roy.

— Eh bien, voilà, commença le garagiste. Tu sais que c'est aujourd'hui la saint Valentin?

— Si je l'avais oublié, celui qui m'a téléphoné à Buckmann Mill n'a pas manqué de m'en faire souvenir dans son message.

— Inutile de te rappeler, en ce cas, que c'est la grande fête des filles et des garçons.

— Abrège, Belmonte. Arrive au fait. Où veux-tu en venir?

— A ceci, simplement. Je ne fus nullement surpris de recevoir inopinément la visite inattendue d'une dizaine de nos *boys* tout rieurs, bruyants, exubérants et bien partis pour faire la nouba.

« Ils avaient pas mal bu déjà, et tout de suite firent ton éloge.

« Il n'y avait pas à dire, tu étais bien l'as des chefs et tu pensais à tout, quand tu n'avais qu'à te féliciter de tes hommes.

« Robbie, firent-ils en riant, n'a pas voulu laisser passer la saint Valentin sans que nous fassions la fête avec de jolies *girls*, venues de Chicago.

« Un mot de toi, d'ailleurs, les avait avertis de se réunir ici.

Une sourde colère gagnait Rob-Roy.

— Ah! par exemple, un mot de moi, dis-tu?

— C'est du moins ce qu'ils m'ont assuré.

— Tu l'as vu ce billet?

— Non, mais je n'avais aucune raison de ne pas le croire.

« Ils attendaient l'arrivée de ces belles filles, et commencèrent à boire, comme savent boire les *boys*, en veine de s'amuser.

« J'ai un piano mécanique ici, tu le sais, poursuivit Belmonte. La boisson aidant, mes gars voulurent à tout prix le faire marcher et, par anticipation, se mirent à danser entre eux, dans la cour intérieure du garage, qui laissait le champ libre à leurs ébats.

« Ils faisaient un tel boucan, qu'à peine entendirent-ils le bruit de plusieurs autos, qui s'arrêtaient à proximité du garage.

« L'un d'eux pourtant jeta enfin ce cri :

« — Voila les *girls*, vieux frères! Ce qu'elles se sont fait attendre!

« Comme des fous, ils se précipitèrent à l'entrée du garage, mais parvenus là ils laissèrent éclater des hurlements de rage, en voyant soudain dressés devant eux une bande d'hommes, le visage soigneusement caché sous un foulard noir, percé seulement de deux trous pour les yeux.

« Les assaillants étaient en nombre de moitié, pour le moins, double du leur, et les tenaient sous la menace de leurs armes, en leur criant : « Haut les mains! Face au mur! »

« Nos malheureux *boys* comprirent que toute résistance était inutile. Les hommes qui avaient fait irruption au garage étaient armés de mitraillettes et se montraient fermement résolus à mener à bien leur œuvre de mort.

« En dehors de l'ordre formel qu'ils venaient de donner, ils ne préférèrent pas une parole.

« Ils m'avaient vu courir à la maison et s'élançèrent à mes trousses. Je fus rejoint par eux au moment même où j'entrais dans la ferme pour y chercher des armes et tenir le coup.

« Sauvagement ils m'attaquèrent et j'eus à soutenir une lutte terrible avec mes agresseurs.

« Ils finirent par avoir raison de moi. Leur fureur était telle qu'ils m'auraient sûrement achevé, si à cet instant, du dehors, une voix ne s'était point élevée, leur criant :

« — Surtout, ne le tuez pas! Attachez-le solidement seulement... Ordre du chef!...

« Les gars accomplirent scrupuleusement leur besogne, vous avez pu vous en rendre compte, Kid et toi!

« Une chose pourtant m'avait étrangement frappé.

« L'homme qui, du dehors, venait de jeter ce commandement devait être Italien comme moi. Un Sicilien sans doute, à en juger à son accent très marqué...

— *By God!* hurla Rob-Roy qui ne se sentait plus de rage; un Sicilien dis-tu? Mais c'est Gebardi, le trans-

fuge de l'*Unione Siciliana*, passé dans la bande de Jackie Jackson dont il est devenu le « fusilleur ».

« Ce guet-apens est un coup monté par Jackie, mon plus mortel ennemi.

« Il a profité de la fête des filles et des garçons pour attirer dix des miens dans un traquenard et laisser la Camarde y venir chercher son Valentin

« Mais c'est dix gars au lieu d'un qu'elle a entraînés à sa suite, en ricanant de son hideux sourire.

« On t'a laissé la vie sauve, Belmonte, pour que tu puisses me faire le récit du drame, dont tu es resté le seul témoin..

« C'est là un raffinement de plus et bien digne de l'atroce Jackie Jackson.

« Je m'explique maintenant son infernal coup de téléphone chez Tottie Fay, et c'est lui qui était au bout du fil. Il me semblait bien aussi que cette voix m'était familière.

« Mais comment a-t-il pu connaître ma présence à Buckmann Mill?

Convulsivement ses poings se crispèrent, ses traits se contractèrent atrocement et résolument il s'exclama :

— A nos morts maintenant!

Et d'un pas délibéré, il revint à la cour du garage, suivi de Kid et de Belmonte.

Un à un, froidement, il retourna les cadavres pour les reconnaître. En procédant à une fouille sérieuse de leurs vêtements, il leur enlevait tous papiers permettant d'établir leur identité.

Arrivé au dernier cadavre, sa fureur éclata :

— Filippino Joe ! Ah ! celui-là aussi ! Il y avait longtemps que Jackson voulait se débarrasser de lui...

« Mais tout se paiera!

— Et les corps, quelle sépulture leur donner ? s'enquit Belmonte.

— Quelle sépulture ? La seule qui s'impose : de la chaux vive qui les rendra méconnaissables.

Et tout aussitôt les trois hommes accomplirent leur macabre tâche de destruction.

Moins d'une heure après la Ford déposait les trois hommes à Buckman Mill.

Les deux acolytes de Rob-Roy étaient toujours à leur table de jeu et le récit que Belmonte leur fit de la tuerie du garage les mit hors d'eux, surtout quand ils apprirent que c'était là un coup de Jackie Jackson et de sa bande.

— Et Tottie? s'enquit Rob-Roy.

— Elle n'a pas bougé d'ici. Les girls, elles, sont parties toutes ensemble. Elles n'ont rien voulu savoir pour demeurer ici, craignant quelque bagarre, quand tu reviendrais.

« Il n'y a que Manola qui est restée auprès de Tottie.

— Ah! elle est là? fit Rob-Roy, et à haute voix, il appela :

« Manola! Viens un peu ici.

Une grande et belle fille de quelque vingt ans au plus, le teint légèrement bronzé, le visage éclairé d'un joli rire qui faisait davantage éclater la blancheur nacrée de ses dents, apparut.

Elle avança vers la table, dans un déhanchement du corps qui imprimait à sa démarche une allure lascive des plus excitantes.

Rob-Roy la fit asseoir à ses côtés. Elle voulut se verser une rasade de whisky, mais il lui retira la bouteille et le verre des mains en disant :

— Non, tout à l'heure... Tu en auras besoin.

Puis, à brûle-pourpoint il lui demanda :

— Tu aimes bien Filippino Joe?... C'est ton homme?

La fille eut un mouvement de surprise.

— Bien sûr, fit-elle, pourquoi cette question? Joe est un quarteron comme moi. Mais je suis Cubaine, tandis que lui est des Philippines...

« Nous nous sommes connus à la Havane... Je me suis donnée à lui et depuis lors j'ai partagé sa vie, avec tous les risques qu'elle comporte.

— Une véritable *gangster-girl*, grommela Rob-Roy entre ses dents.

Il réfléchit un instant, indécis, et soudain s'exclama :

— Et si un malheur lui était arrivé?

Manola eut un sursaut du corps.

— Un malheur? *By God!* Robbie tu ne vas pas me dire que mon Joe est mort?

La jeune femme fixa Rob-Roy d'un vague regard, puis laissant sa tête tomber sur la table eut un cri de bête blessée.

Et ces hommes rudes et farouches, aguerris aux pires dangers, ayant vu la mort de près combien de fois, demeuraient stupides devant la douleur de cette compagne de l'un des leurs.

Rob-Roy lui frappa sur l'épaule.

— Du courage, Manola, murmura-t-il doucement en lui versant un grand verre de whisky. Bois cela. Je t'avais bien dit que tu en aurais besoin.

Elle lui obéit comme une enfant.

Sous l'effet de l'alcool, ses yeux brillèrent soudain d'un éclat étrange, où se lisait une sinistre férocité.

D'un brusque revers de main elle avait séché les larmes qui avaient tracé deux longs sillons sur son visage, et complètement transformée, redevenue presque sauvage, prête à mordre, elle balbutia :

— Comment est-il mort? Je veux savoir!...

Rob-Roy avisa le garagiste :

— Belmonte, toi qui as tout vu, tout entendu, dis-lui ce que tu sais...

Et ce fut à nouveau le récit de la terrible tuerie...

Manola l'avait écouté en silence. Elle eut alors ce cri de fureur déchaînée :

— Joe... Mon Joe, je jure que tu seras vengé... Oui, dussé-je moi-même le payer de ma vie, je te vengerai!...

A ce moment la tenancière de l'auberge, au bruit des éclats de voix, s'était approchée du groupe et avait surpris quelques bribes de conversation.

Roy-Roy lui faisait peur. Elle le redoutait et allait s'éloigner, quand elle se sentit happée par la rude main du bandit.

Il lui serrait le poignet comme dans un étau, prêt à le briser. Il attira à lui la vieille proxénète et la fixant de son dur regard, s'exclama :

— A nous deux, maintenant. Tu vas me dire com-

ment Jackie Jackson a appris mon retour du Montana avec les *boys* et ma présence ici.

Morte de frayeur, Tottie Fay tremblait de tous ses membres et ne trouvait qu'à balbutier :

— Je te jure que je n'y suis pour rien...

— Personnellement, non. J'en suis bien certain. Mais tu causes de trop, Tottie, quand tu as bu.

« Tu as dû en parler et cela n'a pas été perdu pour tout le monde...

— Bien sûr qu'elle a bavardé, interrompit Manola. Sois tranquille, Robbie, son amant savait à quoi s'en tenir.

— Son amant... Qui donc ?

— Eh bien, mais Gebardi...

Le visage de Rob-Roy se rembrunit.

— Quel Gebardi ? demanda-t-il. Ils sont trois frères.

— Anton Gebardi...

Le gangster eut un ricanement sinistre.

— Le « fusilleur » de Jackie Jackson ! Alors tout s'explique...

Il y eut de sourds grognements autour de la table. Belmonte et les deux acolytes de Rob-Roy à demi-levés, étaient prêts à faire un mauvais parti à la tenancière du lieu.

— Laissez ! fit-il en les repoussant. Je me charge de régler son compte à Gebardi. Quand j'aurai à attendre dix ans, j'aurai sa peau, foi de Rob-Roy...

En entendant ces mots, Tottie se sentit défaillir et, comme une masse s'effondra à terre.

Dans un mouvement féminin tout spontané, Manola allait lui donner ses soins, mais le bandit la retint à temps et poussant brutalement du pied le corps écroulé sur le sol, il s'écria :

— Je te défends bien de toucher à cette charogne ! Allons viens avec nous. Nous rentrons tous à Chicago.

« Kid, c'est toi qui vas nous y conduire avec ta Ford. Vite, en route !... »

CHAPITRE III

TROIS TÊTES SOUS UN MÊME BONNET

Tout près de deux années s'étaient écoulées depuis les événements qu'on vient de lire, deux années pendant lesquelles bien des faits nouveaux étaient venus à se produire.

Le massacre de la Saint-Valentin, un épisode dans l'histoire des gangsters était chose du passé, oubliée du public, dont l'esprit se trouvait continuellement tenu en éveil par les hauts-faits de plus en plus audacieux de nouvelles bandes.

Celles de Jackie Jackson et de Rob-Roy passaient au second plan d'autant qu'elles travaillaient dans des régions fort distantes l'une de l'autre. La première en Californie, la seconde dans les Etats avoisinant l'Atlantique.

Ce jour-là, dans la salle des délibérations à la mairie de Chicago, trois hautes personnalités se trouvaient réunies, dont deux pour le moins tenaient le rang le plus élevé dans la magistrature américaine : le juge suprême Manning et le haut commissaire des services judiciaires Russell.

Le maire de Chicago, Walter Slack, les recevait dans ce local de la municipalité, local entièrement sous son contrôle.

L'affaire qui les appelait là était assez importante, d'ailleurs, pour avoir nécessité le déplacement des deux magistrats, venus de New-York sur les instances du maire.

Il ne s'agissait de rien moins que d'un nouvel exploit des gangsters de Chicago. Le *hold-up* de la « Michigan Central Bank », qui dépassait en audace tous autres coups de force, exécutés jusque-là.

C'était en outre le troisième du même genre, auquel les bandits s'étaient livrés en moins d'une semaine.

Malgré tous ses efforts, la police était tenue en échec et Walter Slack insistait pour que des mesures fussent prises d'urgence par le gouvernement, pour mettre fin à cet état de chose très préjudiciable à la population de Chicago, dont il dirigeait la municipalité.

Slack, d'origine allemande, était issu de l'une de ces familles de pionniers, venues de leur Germanie natale s'établir au Nouveau-Monde aux temps heureux, où l'on pouvait y faire rapidement fortune.

Sans pousser plus avant le Far-West, en cette ruée vers l'or enfiévrée comme un coup de folie, sagement le vieil Otto Slack avait planté sa tente sur les rives du lac Michigan, travaillant durement de son métier de charpentier. Il avait pu voir ainsi se former avec une prodigieuse rapidité cette extraordinaire agglomération qui allait devenir Chicago.

La petite fortune qu'il avait amassée par son labeur lui permit alors de faire sur les terrains encore incultes des spéculations heureuses, et il se trouvait bientôt riche au-delà de toutes ses espérances.

Appelé par ses concitoyens à remplir les fonctions de maire de la ville nouvelle, celles-ci, sans devenir héréditaires, se renouvelèrent à plusieurs reprises parmi ses descendants.

Les Slacks comptaient au nombre des familles les plus fortunées de Chicago où, conservant les traditions d'autrefois, ils possédaient la plus importante entreprise de scierie, dans la région des lacs.

Si Walter Slack était jeune encore les deux hauts fonctionnaires venus de New-York, avaient pris de l'âge, dans leur carrière de magistrats.

Mais, malgré que leurs cheveux eussent blanchi, le juge suprême et le haut commissaire de la police, comme la plus grande partie des Américains, aux occupations sédentaires, étaient parvenus à éviter un embonpoint encombrant et gênant, en le combattant par ces exercices qui, sans être du sport, donnent aux hommes d'âge, une allure toujours quelque peu dégagée.

Tous deux se firent expliquer avec force détails le coup de main de la « Michigan Central Bank », ainsi que ceux qui l'avaient précédé au cours de la semaine écoulée. Ils avaient gardé le silence, quand le juge Manning, en qui grondait une soude colère soudain s'exclama :

— Il est de toute évidence que ces misérables criminels prennent de jour en jour une croissante audace à laquelle il importe de mettre fin coûte que coûte.

Le haut-commissaire Russel intervint à ce moment.

— Vous m'excuserez, Votre Honneur, si je remets les choses exactement au point, mais je vous ferai remarquer que les exploits des gangsters n'ont rien de nouveau.

Manning eut un mouvement d'impatience, pour répondre :

— Je le sais, monsieur Russell.

Celui-ci poursuivit, sans se déconcerter :

— Cela remonte à l'époque néfaste où le Sénat eut la malheureuse idée de voter la loi de prohibition, cédant ainsi aux objurgations de ceux qui préconisaient le régime sec. « Nous avons eu alors la fraude.

« Ce fut le beau temps des bootleggers, des contrebandiers, la formation de ces bandes de malfaiteurs qui réalisaient des bénéfices formidables.

— Avec la complicité de la police, interrompit le juge suprême, qui ne put réprimer un mouvement d'humeur.

— Je le reconnais, Votre Honneur, répliqua Russell. Et j'ai le regret d'avoir à ajouter que cette collusion entre policiers et gangsters n'a pas cessé, après l'abolition de la loi funeste.

« Les bandes criminelles ne pouvant plus exercer leur trafic illicite se livrèrent à d'autres actes criminels, tels que *Hold-up* de banques, cambriolages, *Kidnappings* et exploits éhontés de *racketeers* et ont trouvé dans la force publique une coupable complicité.

« Je ne vous apprends rien, Votre Honneur

Manning allait répondre, quand Walter Slack qui, jusque-là, avait écouté avec une attention soutenue, déclara :

— Vous êtes absolument dans le vrai, monsieur le Haut-Commissaire. Mais le danger est plus grand que vous ne le pensez. Les bandes, dont vous parlez, se jalousent furieusement entre elles, et les capitaines qui les commandent sont ennemis mortels entre eux, cherchant tous à lutter pour la suprématie.

« C'est donc à ces chefs qu'il faut s'attaquer et vous avez là, gentleman, l'explication de ma demande d'être de parfait accord avec vous au sujet des mesures à prendre d'urgence...

Le juge suprême réfléchit un instant, puis s'enquit :

— Qu'entendez-vous par là, Mr Slack?

Délibérément le maire de Chicago répondit : C'est bien simple. Je considère que suivant le proverbe : qui veut la fin veut les moyens, et l'on doit avoir recours à ces derniers, dussent-ils paraître étranges.

— Aussi avons-nous créé, coupa brièvement Russell à nous deux, le chef du service des recherches et moi cette brigade de *Government-Men*, — les G-Men — qui déjà a fait ses preuves contre les *Gun-Men*, ennemis publics.

— Je ne doute pas, concéda Walter Slack que vos G-Men, comme on les nomme, ne fassent dans l'avenir d'aussi bonne besogne qu'ils en ont fait jusqu'à présent.

— Vous devez le concevoir aisément, Mr Slack.

« Munis d'armes tout aussi perfectionnées que celles de leurs adversaires, ils se déplacent avec une rapidité vertigineuse. Dédaignant les voies ferrées, ils ont recours, de préférence, aux autos blindées, spécialement construites pour faire de la vitesse, ou ils empruntent la voie des airs, lorsqu'il s'agit de longues distances.

« Durant le peu de temps qu'ils sont en existence, leur tableau de chasse comprend de retentissantes captures qui leur font vraiment honneur.

« A New-York, celle de Torrio l'initiateur d'Al Capone, de Touchy-le-Terrible dans le Minnesota, Campbell, dans l'Ohio, de Luciano enfin dans l'Arkansas, Luciano, le fameux chef de l'*Unione Siciliana*, le meurtrier de Schultz qui, lui-même commandait la redoutable bande du *Bronx*, à New-York.

« Et la liste s'allonge tous les jours...

« Au moyen de fortes primes — le prix du sang — nous avons su rompre le silence que gardaient, par peur de représailles, ceux qui connaissaient le lieu où les gangsters de marque se tenaient cachés.

Des complices, assurés de l'impunité « donnent » leurs chefs, des filles leurs amants, et les G-Men, aiguillés sur une bonne piste, n'ont plus qu'à entrer en jeu, au péril de leur vie, néanmoins, car les bandits défendent chèrement leur peau.

Walter Slack dut convenir que la brigade des G-Men avait accompli des prodiges.

— Mais, s'empressa-t-il d'ajouter, ils n'arriveront jamais à en finir avec les gangsters, et je m'en tiens à mon idée première : c'est à leurs chefs, aux grands capitaines, qu'il faut impitoyablement s'attaquer. Eux et leurs lieutenants disparus, les hommes sous leurs ordres se disloqueront automatiquement, par la force même des choses, n'ayant plus personne pour les diriger.

A la réflexion, Russell éleva une objection :

— Mais me direz-vous, demanda-t-il, où vous comptez trouver les as qui auront assez de cran pour entrer directement en lutte avec les grands chefs de bandes ?

« Où les prendrez-vous ?

— Parmi ceux qui leur en veulent personnellement à mort, pour des raisons trop longues à énumérer.

« Et, sans aller plus loin, j'en ai un sous la main que je considère, à juste titre, comme l'as des as, en ce genre.

L'un comme l'autre, les deux hauts magistrats ne purent dissimuler leur surprise. Tout de suite, d'ailleurs, Slack ajoutait :

— Je vais sans doute vous étonner davantage encore, en vous disant que mon homme est un inspecteur révoqué de nos propres services judiciaires...

Du coup Manning et Russell eurent un sursaut de stupéfaction bien justifié.

Ironique jusqu'au sarcasme, le juge suprême fit remarquer à leur interlocuteur qu'investi de fonctions le plaçant à la tête de la municipalité, il avait des rela-

tions bien équivoques et auxquelles les critiques ne devaient certes pas manquer.

Slack eut un mouvement de hauteur.

— Les critiques, déclara-t-il, me sont totalement indifférentes. J'estime que j'agis pour le bien de mes administrés et rien ne me fera dévier de la route que je me suis tracée.

« L'homme dont je vous parlais tout à l'heure Dan Marvel, est en ce moment dans ma propriété de North-Drive, où il attend notre venue.

Ceci, aux yeux du juge Manning dépassait littéralement toutes les bornes!... Non seulement on lui demandait d'avoir un entretien avec un policier frappé de la plus sévère peine disciplinaire, mais il fallait encore que lui, le grand maître de la magistrature américaine consentît à aller le voir chez un tiers.

Russell, visiblement embarrassé, arrêta net le sourire moqueur qu'il venait de voir effleurer les lèvres de Manning et s'exclama :

— Il me semble, Votre Honneur que vous envisagez les choses sous un faux jour. Je les conçois de toute autre façon et partage ici l'idée que s'en fait notre ami Slack.

« Si ce Dan Marvel doit nous être de grande utilité — et j'ai l'intuition que c'est le cas, — il est tout indiqué qu'on ignore ses accointances avec de hauts fonctionnaires judiciaires.

« Soyez certain que les gangsters, toujours aux aguets, seraient sur leurs gardes, si jamais ils apprenaient sa présence ici, au milieu de nous.

« Il n'a pu être dépisté et repéré chez Walter Slack, et si un simple point d'honneur vous empêche d'avoir là-bas, avec lui, un entretien qui s'impose, je suis tout décidé, pour ma part, à m'y rendre sans vous.

Le juge suprême réfléchit un instant, eut une moue plutôt significative, mais dut se ranger à l'avis du Haut-Commissaire, en disant :

— Eh bien, soit! Allons chez vous, Mr Slack. Nous verrons de quoi il retourne.

CHAPITRE IV.

DAN MARVEL

Longeant la rive septentrionale du lac Michigan, North-Drive est peut-être la voie la plus aristocratique, en tout cas la mieux fréquentée au sortir de Chicago, d'où elle gagne la campagne environnante.

Large et spacieuse, elle est bordée sur un vaste parcours, de riches propriétés, dont le luxe situe tout de suite la fortune de ceux qui les occupent.

Rois de l'alimentation de conserve, banquiers, grands capitaines d'entreprises industrielles y rivalisent de somptuosité aussi bien dans la construction que dans l'agencement de leurs résidences.

C'était là, un peu en retrait de North-Drive, que le maire de Chicago avait sa propriété de *Lake Gem*, nom qui lui convenait à merveille, car c'était bien la perle des rives du lac.

L'auto rapide que Walter Slack conduisait lui-même, l'amena avec ses deux visiteurs en un rien de temps chez lui.

Remettant la voiture à son chauffeur qui allait la remettre au garage, les trois magistrats gravirent les quelques marches du perron et le vestibule franchi se voyaient introduits par leur hôte dans son cabinet de travail.

Un homme était là, qui se leva de son siège dès leur arrivée.

Walter Slack le présenta : Dan Marvel.

— Quant à vous, fit-il à ce dernier, nul doute que vous connaissiez ces deux gentlemen, n'est-ce pas ?

L'ex-détective eut un mouvement affirmatif de la tête.

— Je coupe donc court aux présentations et j'arrive tout de suite à l'objet de notre présence à tous quatre ici.

• MM. Manning et Russell ont été mis par moi *grosso*

modo, au courant des faits qui vous ont fait perdre la situation que vous aviez dans les services de la police judiciaire.

« Mais, d'autre part aussi, j'ai rendu justice aux connaissances profondes que vous avez de l'*Underworld*, cet infernal monde de la pègre, qui commence à faire régner la terreur partout.

« Et c'est là ce que je suis fermement résolu à faire cesser à Chicago où les bandes de gangsters renouvellent leurs exploits avec plus d'audace que jamais.

« J'ai exposé à MM. Manning et Russell qu'à mon avis vous pouviez beaucoup me seconder dans la tâche que je me suis tracée et je suis parvenu à les convaincre d'entrer dans mes vues.

« C'est peut-être là une chance unique pour vous de vous réhabiliter et rentrer à nouveau dans les fonctions dont vous avez été privé uniquement par votre propre faute.

Dan Marvel était un curieux personnage qui n'avait rien du type classique et bien connu du détective américain.

Il était de petite taille, sec et nerveux, mais l'on devinait que sans être un costaud, il devait être d'une force musculaire peu ordinaire.

Marvel avait fait ses preuves, d'ailleurs, en maintes occasions où ses poings lui avaient amplement suffi, sans qu'il eût besoin d'employer une arme quelconque.

Aussi sa réputation était-elle bien établie parmi les gangsters qui avaient de bonnes raisons pour le redouter.

Il avait, en outre, sur ses collègues de la police judiciaire cet avantage, auquel ils dédaignaient d'avoir recours de savoir admirablement se transformer du tout au tout par un savant camouflage.

Dernier souvenir du temps où Marvel était acteur, car avant d'entrer dans les services policiers, il avait eu quelques succès au théâtre, comme comédien.

Il n'est pas donné à tout le monde de savoir se déguiser, se maquiller, se grimer et, en cela, Dan Marvel était passé maître.

Il avait, de cette façon, dépisté les plus habiles gangsters, fait tomber bon nombre de leurs meilleurs *gun-men* dans des pièges où ils s'étaient sottement laissés prendre.

Les chefs de bandes avaient tout d'abord résolu de supprimer le gênant policier.

Ils n'y étaient jamais parvenus...

Dan Marvel passait entre les mailles du filet qui l'encerclait avec une adresse et une aisance incomparables. Il déjouait toutes leurs ruses, en les leur faisant payer fort cher parfois.

Ses adversaires, alors, résolurent de changer de tactique.

Ici, Dan Marvel se recueillit un instant. Il eut une hésitation de courte durée, puis prenant une soudaine décision, s'exclama :

— Oh ! à quoi bon cacher les choses ? Il vaut mieux que vous sachiez tout, et il commença sa lamentable aventure.

Les *outlaws* connaissaient les deux points faibles de leur ennemi : les femmes et le jeu. Ayant repéré le défaut de la cuirasse, ils savaient que c'était uniquement par là qu'il était vulnérable.

Une brune aguichante, Vivian Lang fut désignée pour jouer auprès de lui la plus affolante comédie de l'amour.

Et le détective, maître de la situation quand il s'agissait d'avoir raison des hommes, s'était laissé engluier par la plus perfide des femmes.

Il avait cru à ses mensongères tendresses, comme il était tombé sous le charme de ses regards trompeurs. Dan Marvel était devenu sa chose et elle faisait de lui ce que bon lui semblait. Il était entièrement à ses ordres.

Il n'ignorait pas que Vivian Lang avait derrière elle un lourd passé. Elle avait été une *gangster-girl* réputée pour sa beauté qui lui valait bientôt d'être remarquée par un bandit fameux, Jack Diamond.

Elle s'était attachée à lui, participant à quelques-uns de ses plus hardis exploits, menant avec lui, en un mot une vie d'aventures, qui ne manquait pas de convenir

à cette fille dont toute la jeunesse s'était passée parmi les cow-boys du Colorado.

Jack Diamond, cependant, s'était attiré des haines farouches parmi les autres capitaines de bandes, ses rivaux.

Il avait à craindre leurs rancunes, sa vie était continuellement menacée et il avait jugé prudent de quitter le sol américain pour gagner l'Europe.

Vivian l'avait accompagné. Considérés tous deux comme indésirables dans tous les pays du vieux continent, force leur avait été de retourner aux Etats-Unis.

Mais la chance de l'outlaw avait tourné.

La passion que Vivian avait eue pour lui s'était évanouie. Elle l'avait abandonné et de ce jour Jack Diamond ne connut plus que des échecs à chacune de ses expéditions.

Il devait périr pitoyablement dans une dernière rencontre avec les forces policières.

Vivian Lang n'avait point renoncé pourtant à sa vie d'aventures, tout en jouant un rôle assez effacé dans l'Underworld. C'est à ce moment que, pressentie par ceux qui avaient juré la perte de Dan Marvel, elle avait consenti à entrer dans la combinaison qu'on lui proposait et où elle avait tout à gagner, si elle réussissait.

Avec une ruse féminine consommée, elle lui donna à entendre combien elle était écœurée de l'existence qu'elle avait menée jusque-là.

Elle n'aspirait qu'à rencontrer l'homme qui sût la comprendre et découvrir enfin tous les trésors de tendresse cachée qu'elle avait au cœur. Son accent de sincérité, en parlant ainsi était tellement bien feint, que Dan Marvel, comme un jeune homme, avait donné dans le panneau...

Vivian, convaincue qu'elle avait gagné la première manche de la périlleuse partie engagée, estimait avoir de beaux atouts en main, des atouts avec lesquels il lui était impossible de perdre.

Elle ne se trompait pas.

Un jour il crut s'apercevoir d'un léger fléchissement

dans les bonnes dispositions de sa maîtresse, en chercha la cause.

Il lui sembla deviner qu'elle souffrait d'être privée du luxe dans lequel elle avait vécu durant ces dernières années. Comme toutes les jolies femmes elle était coquette et supportait avec peine de ne pouvoir satisfaire ses caprices.

Tel était le tournant du chemin où Vivian attendait son amant plus épris que jamais de la belle fille.

Ce n'était pas en vain que les ennemis du détective avaient eu recours à elle pour jouer le grand jeu et mener la partie.

Avec la patiente lenteur de l'araignée elle avait tissé sa toile. Il ne restait plus à la mouche imprudente qu'à s'y faire prendre.

C'est ce qui se produisit avant longtemps.

Dan Marvel, à la suite d'une rencontre meurtrière avec des gangsters, où il avait manqué perdre la vie, avait été mis au repos par ses chefs.

On lui confiait, bien inconsidérément d'ailleurs le sachant joueur, la surveillance des tripots et maisons de jeu clandestines, les dernières tenues souvent par des proxénètes sur le retour.

Sa mauvaise étoile le conduisit ainsi à l'auberge de Buckman Mill que dirigeait toujours Tottie Fay.

Malgré que celle-ci eût conclu la paix avec les gangsters, il lui restait beaucoup encore à se faire pardonner. Aussi n'avait-elle point hésité un seul instant à entrer dans la combine qui devait aboutir à la déchéance de Marvel.

Elle accepta donc de servir d'intermédiaire entre le détective et les outlaws.

Il s'agissait, en l'espèce, d'acheter le silence du policier, grâce à certaines sommes d'argent dont on le savait avoir le plus urgent besoin.

Tottie Fay, pour le convaincre, avait des arguments décisifs.

A quoi bon vouloir se faire meilleur que d'autres ? Marvel ne pouvait ignorer que la police judiciaire, gangrenée jusqu'aux moelles, était grandement de mêche

avec les gangsters et exerçait sur eux le plus scandaleux chantage. Ce que ses collègues faisaient journellement, lui était bien permis à lui aussi.

L'image de Vivian Lang, le plaisir qu'il éprouverait à lui passer toutes ses fantaisies, lui firent oublier la probité professionnelle dont il ne s'était jamais départi jusque-là.

Il se laissa tenter et, par l'entremise de Tottie Fay accepta plusieurs milliers de dollars.

On devait bientôt l'apprendre en haut lieu par une lettre anonyme qui dénonçait cet acte indéniable de collusion entre Marvel et la pègre des tripots sur qui devait s'exercer sa surveillance.

Une enquête, secrètement ouverte par ses chefs confirma les faits et le détective amené à faire des aveux se vit casser aux gages.

La perte de son poste élevé fut aussitôt suivie par l'abandon de Vivian Lang qui disparut incontinent.

Trop tard, malheureusement, les yeux du policier déchu s'étaient dessillés. Il se rendit compte de l'infamale comédie qu'on lui avait jouée, sans qu'il en eût le moindre soupçon.

Aux mains de sa maîtresse, toujours affiliée aux gangsters, il n'avait été qu'un pantin dont elle avait fait marcher les ficelles.

Ici s'arrêtait la confession de sa faute que Dan Marvel venait de faire aux trois magistrats. Intentionnellement toutefois il n'avait pas mentionné le nom de Vivian Lang.

Ce détail n'avait point échappé au juge Manning qui demanda :

— Vous ne nous avez pas dit qui était cette femme, cause directe de votre ruine...

— Vous me permettrez de garder le silence à ce sujet, gentleman, répondit-il assez nerveusement. J'ai un compte à régler avec elle et d'excellentes raisons pour qu'on ne vienne pas entraver mes projets.

« Or j'ai assez d'ennemis dans la police judiciaire, qui ne manqueraient point d'apprendre aux gangsters que je m'occupe officiellement de les faire tomber dans

un traquenard où leurs meilleurs chefs et leurs compagnes tomberont fatalement si le succès couronne mes efforts.

« Pour qu'ils ne soupçonnent rien, il m'est indispensable de passer pour avoir gardé rancune à la police de la perte de mon poste.

« Il me faut donc aussi garder le contact avec les outlaws car je passe auprès d'eux qui se gaussent à juste titre de ma déconfiture pour ignorer totalement d'où m'est venu ce coup fatal alors qu'il a été monté de toutes pièces par ces bandits avec l'aide d'une de leurs *gangster-girls*.

Les trois magistrats se consultèrent du regard, mais il était évident que leurs avis étaient partagés.

Le juge suprême, avec une moue significative, indiquait nettement que l'ex-détective, si l'on avait recours à ses services, ne devait rien avoir de secret pour ceux qui lui accordaient leur confiance.

Le haut-commissaire, par contre, très impressionné par le récit qu'il venait d'entendre, semblait ne voir aucune difficulté à ce qu'on laissât les coudées franches à cet ancien policier, animé d'une haine farouche envers les auteurs de sa ruine.

Quant à Walter Slack quelle que fût la décision des deux hauts magistrats, il était fermement résolu à agir pour le bien de ses administrés, s'en remettant entièrement à Dan Marvel du soin d'anéantir les bandes de gangsters qui, à nouveau, infestaient Chicago et toute la région avoisinante.

Dans ce conciliabule à trois, Russel et Slack ayant voix prépondérantes, il ne restait plus qu'à écarter les tergiversations de Manning qui se désintéressa de la question.

Brusquement Walter Slack la trancha, en déclarant :

— C'est entendu, Marvel, à partir d'aujourd'hui vous avez carte blanche. Agissez à votre guise mais, pour Dieu, débarrassez-nous de ces damnés bandits.

L'ex-détective eut un sourire de triomphe. Il allait donc pouvoir exercer sa vengeance comme bon lui semblerait.

Les trois magistrats étaient prêts à quitter Lake Gem et l'auto attendait déjà devant le perron, quand Russell revenant sur ses pas crut devoir donner à Marvel une dernière instruction.

— Si vous aviez, en quoi que ce soit, besoin de l'aide de nos G-Men, vous n'aurez qu'à prévenir le capitaine Pauwels, leur chef pour toute la région du Michigan. Je vais lui donner des ordres à ce sujet et il vous obéira aveuglément...

— Je vous remercie d'avance, Mr Russell, murmura l'ex-inspecteur dont les lèvres grimaçaient un rictus ironique, mais je pense pouvoir me passer d'eux.

« Et encore, si j'avais recours à eux, ne serait-ce qu'au dernier moment.

CHAPITRE V

UNE VISITE INATTENDUE

Malgré qu'il eût été licencié des services judiciaires dans de très fâcheuses conditions, Marvel n'avait point pour cela donné congé du bureau qu'il occupait dans Crossman Buildings depuis bon nombre d'années déjà.

Affaire d'habitude. Cela lui aurait manqué de n'y point venir prendre connaissance de son courrier, tout en songeant à son étrange situation présente. Au surplus, son renvoi s'était fait sans esclandre et beaucoup de personnes ignoraient encore qu'il ne fit plus partie de la police.

Il était revenu de son entrevue avec les trois magistrats complètement ragaillardi. Ayant les condées franches, il savait que Walter Slack et par suite Russell couvriraient tout ce qu'il entreprendrait contre les bandes de gangsters.

Il se trouvait donc dans une heureuse disposition d'esprit, assis à son bureau quand le petit clerc qui assurait son service, vint lui annoncer une visite.

Une dame désirait instamment le voir. Il la fit aussitôt entrer, bien qu'elle n'eût pas voulu donner son nom.

La personne d'âge mûr, était modestement vêtue de deuil, mais son visage découvert laissait voir des traits fatigués, sillonnés des rides d'un récent chagrin.

Marvel la fixa d'un regard scrutateur, puis murmura :
— Mrs Gebardi, n'est-ce pas ?

Elle eut un sursaut et s'étonna :

— Vous me connaissez donc, monsieur l'inspecteur ?

Il comprit qu'elle ne savait rien de son renvoi des services judiciaires. C'était une aubaine. Il ne la détrompa pas.

— C'est bien la première fois que je vous vois ma brave dame, mais j'ai été frappé de certaine ressemblance...

« Je me flatte d'être bon physionomiste et quand une fois j'ai vu quelqu'un, ses traits se trouvent à jamais gravés là.

Et de la main il se toucha le front.

Mrs Gebardi, à ce moment, fondit en larmes. La gorge serrée d'un sanglot elle balbutia :

— Vous voulez parler d'Anton... Hélas ! vous ne le reverrez jamais, pas plus que ses deux frères, Luigi et Giacomo, deux braves garçons ceux-là.

« Ils étaient établis, travaillaient dur et me venaient en aide. L'un et l'autre, on les a trouvés morts il y a de longs mois, le premier dans sa boutique, le second dans son atelier de travail, tous deux assassinés.

« Il ne restait plus qu'Anton et vous savez que lui il avait mal tourné... Je le voyais rarement, et encore n'était-ce que pour lui donner asile, quand il se savait traqué par la police...

L'ex-inspecteur prit un air de circonstance qui lui seyait à merveille, pour l'interrompre sévèrement :

— Vous vous êtes mis dans un très mauvais cas, Mrs Gebardi, recel de malfaiteur, et je ne suppose pas que vous soyez venue pour me faire cette confidence...

— Une mère est toujours une mère, malgré tout ! s'exclama la vieille femme avec des larmes dans la

voix, et je crois qu'aucun tribunal ne me condamnerait, si je devais être poursuivie pour avoir recueilli mon Anton...

Marvel attendit alors qu'elle exposât l'objet de sa visite et sous l'impression d'une terreur indicible, elle lui rapporta un fait atroce survenu tout auprès de sa demeure.

La veille au matin, comme elle en sortait, elle avait aperçu, dans la pénombre du jour qui perçait, un corps d'homme gisant à terre.

Elle avait tout d'abord cru qu'un ivrogne dormait là, cuvant sa boisson.

Les premières lueurs du jour naissant lui avaient laissé voir du sang. Il devait y avoir eu une rixe. Elle s'approcha, pensant lui porter secours, mais aussitôt recula d'horreur.

L'homme, à demi-vêtu de vêtements en lambeaux était mort et son cadavre portait plusieurs traces de balles.

Mais le plus atroce était que, pour empêcher qu'il fût reconnu, on avait versé un corrosif violent — du vitriol sans doute — sur toute sa face, ce qui le défigurait totalement.

Le liquide, ayant coulé à profusion, avait rongé l'étoffe des vêtements réduits en lambeaux.

Il portait cependant, épinglé à sa seule manche demeurée encore intacte, un papier — une carte postale, — pour mieux dire — dont la vieille dame s'était saisie.

Elle avait eu la secrète intuition que l'inconnu n'était autre qu'Anton. Ses ennemis avaient dû l'exécuter quelque part, loin de là et leur forfait accompli, avaient transporté le cadavre tout auprès de chez elle.

Mrs Gebardi voulait être fixée sur l'identité du mort, à certaines marques qui devaient encore être visibles, contrôlables, mais n'osait aller au dépôt mortuaire où le corps avait été transporté.

Elle était venue trouver Dan Marvel, pensant qu'il ne refuserait pas de se livrer à cette vérification des marques

— C'est l'histoire du mort inconnu de Little Miller street que vous me contez là, répondit-il.

— Ah! vous la connaissez?

— N'est-ce pas notre tâche de tout savoir?...

Il y eut un long silence, qu'il rompit enfin, en disant:

— Vous l'avez là ce papier trouvé épinglé à la manche?

Mrs Gebardi fouilla dans son sac à main.

— Voici, fit-elle en lui tendant le carton, qu'il examina avec un soin tout particulier.

C'était une de ces cartes postales dont l'usage se répand de plus en plus, illustrées d'un dessin burlesque, mais de composition assez grossière, propre à faire rire.

Celle-ci représentait au fond d'une cour de ferme en piteux état, une bâtisse délabrée, toute de guingois dans ses murs croulants. Au fronton ce seul mot : garage, qu'une main malhabile avait tracé en lettres d'un alphabet rudimentaire.

La carte ne portait aucune adresse et n'était pas passée par la poste.

On y relevait une ligne d'écriture, maculée de taches. Le corrosif avait dû gicler sur l'encre. On pouvait toutefois lire très nettement encore :

Remember Valentine day !...

De l'image, le regard de l'ex-inspecteur se dirigea vers un calendrier qui se dressait sur son bureau. Du doigt il en suivait les dates et s'aperçut que l'avant-veille, était le 14 février, le jour même de la Saint-Valentin.

L'anniversaire aussi du massacre dont le garage Belmonte avait été le théâtre deux ans auparavant.

Ce lui fut brusquement un trait de lumière.

Cette carte grotesque avait été choisie à plaisir et ostensiblement épinglée sur la manche du mort inconnu qui, pour Marvel maintenant n'en était plus un.

C'était bien Anton Gebardi, le « fusilleur » de la

bande Jackie Jackson sur qui Rob-Roy et la sienne avaient exercé leur cruelle vengeance.

Pour l'ancien policier il n'y avait pas de doute possible, mais il se garda bien d'en trop révéler à la mère d'Anton.

En présence de ce qu'il venait de découvrir, une subite idée lui était venue à l'esprit.

Il allait se servir de la vieille femme comme d'un puissant auxiliaire.

Elle le scrutait d'un regard anxieux, cherchant à lire sur ses traits s'il avait trouvé la solution de l'énigme.

— Eh bien, Mr Marvel? se hasarda-t-elle à lui demander.

— Eh bien, ma pauvre dame, répliqua-t-il en esquissant une moue significative, je crois bien que vous avez deviné juste.

Elle eut un hurlement de bête cherchant encore à défendre ses petits.

— Anton?

— J'ai toute raison de le craindre, d'après les détails dont vous m'avez fait part...

Elle se fit suppliante:

— Alors, vous savez quelque chose, Mr Marvel?

— Non. Rien de bien défini, du moins. Tout au plus vous dirai-je que je crois reconnaître là la manière de faire de certain meurtrier. Vous savez qu'ils ont chacun la leur...

— Ah! le *povero*! Si seulement je pouvais savoir! Comme je le vengerais, lui et mes deux autres morts!... Nous autres Italiens, nous ne pardonnons pas...

Après un instant de réflexion, l'ex-inspecteur reprit:

— Ecoutez-moi. Je puis peut-être vous y aider.

— Vous? Vous, Mr Marvel, vous feriez cela?

— Oui, mais j'y mets certaines conditions auxquelles il vous faudra vous conformer à la lettre.

— Commandez, je vous obéirai.

Elle s'était exprimée avec une telle fermeté que Marvel demeura convaincu que l'Italienne lui obéirait, en effet, au doigt et à l'œil pour arriver à satisfaire les sentiments de vengeance qu'elle nourrissait.

Aussi brièvement que possible, il lui exposa ce qu'il attendait d'elle.

— Etes-vous femme, lui demanda-t-il, à entrer n'importe où en service? Fût-ce même dans une maison de louche réputation et où l'on vous confierait un poste de confiance.

Et tout de suite il s'expliqua plus clairement.

Il s'agissait, en l'espèce, d'être engagée dans un club de nuit dont la clientèle était très équivoque, mais où la vieille dame serait à même de surprendre, dans certaines conversations, des confidences capables de fournir à Marvel des tuyaux d'une importance capitale.

Mrs Gebardi fit de la tête un signe d'acquiescement.

Elle ferait tout ce qu'il lui dirait de faire.

Soudain, pourtant, elle risqua une objection. Elle accepterait bien ce poste, mais rien ne disait qu'on l'engagerait.

— Ne vous en inquiétez pas, coupa l'ex-inspecteur. Rappelez-vous bien qu'à partir de maintenant vous devez Maria Pozzo, et *sous aucun prétexte vous ne devez faire allusion à votre nom de Gebardi.*

« Vous sortirez d'ici tout à l'heure avec des papiers et des certificats en règle et n'aurez qu'à vous présenter au « Columbia », c'est le nom de la boîte de nuit que dirige Tottie Fay, la proxénète qui jadis, a eu son heure de célébrité.

« Ne vous étonnez de rien de ce que vous pourrez voir ou entendre. Tenez bien votre langue, et surtout sachez vous souvenir de tout ce qui aurait trait aux cinq noms suivants: Jackie Jackson, Robbie Royland ou Rob-Roy, Kid Cann, Vivian Lang et Manola la Cubaine.

« Un mot de vous, que vous trouverez moyen, de façon ou d'autre à glisser dans ma boîte aux lettres du Crossmann Building, m'instruira de ce que vous aurez pu apprendre et je prendrai mes dispositions en conséquence.

« Mais ce que je vous recommande tout particulièrement, c'est de ne jamais mentionner mon nom.

« Pour tout le monde, vous m'ignorez, vous ne savez même pas que j'existe.

La vieille suivait attentivement toutes ses recommandations qu'elle gravait avec le plus grand soin dans sa mémoire.

Marvel lui remit les papiers promis et la congédia sur ces derniers mots :

— Allons, au revoir, ma brave Maria et bonne chance !

CHAPITRE VI

TOTTIE FAY S'ENGAGE DE MARIA POZZO, SA NOUVELLE CAMÉRISTE

Comme une pièce habilement montée, et où les scènes s'enchaînent avec la science parfaite de l'art dramatique, tout se déroula suivant le scénario de Dan Marvel.

Il se souvenait du temps où lui-même était sur les planches et il avait la ferme conviction de ne point faire four.

Avec une auxiliaire comme Maria Pozzo le succès devait être assuré dans la dangereuse partie qu'il engageait.

L'Italienne était arrivée en temps opportun, Tottie Fay, brusquement privée des services de la personne de confiance que Maria Pozzo allait être appelée à remplacer, ayant été heureuse d'engager une femme d'apparence si convenable et dont les papiers étaient tous à sa louange.

Elle entra en fonction le jour même au Columbia. Son service était d'abord celui de lingère-manutentionnaire.

Mais Tottie devait bientôt s'engager d'elle et l'élever au rang de camériste. Elle aimait à lui faire des confi-

dences, dont Maria ne manquait pas, comme bien on peut penser, de faire son profit.

Attentivement, elle notait dans son esprit tout ce que Tottie laissait échapper en des bavardages après boire.

C'est ainsi que la vieille proxénète vint incidemment à parler du *Riviera Star*, un grand yacht de plaisance, dont elle avait récemment fait l'acquisition.

Une vedette des studios de Hollywood ayant subi de grosses pertes au Stock-Exchange de Wall Street, le lui avait cédé dans d'excellentes conditions.

Tottie le transforma tout aussitôt en un tripot flot-tant qui louvoyait le long des côtes de l'Atlantique, en prenant bien soin de croiser en dehors des eaux territoriales américaines.

C'était là le seul moyen de se trouver hors de portée des atteintes de la police maritime toujours en éveil.

Celle-ci savait, en effet, qu'une pègre toute spéciale rafflait impunément l'argent des pontes qui se risquaient bien imprudemment en ces tapis-francs de grand luxe.

Mais, tant que ces bateaux naviguaient en dehors des eaux territoriales, impossible de leur donner la chasse.

On avait dû y renoncer.

La nouvelle que Maria Pozzo venait de lui communiquer valait donc pour Marvel son pesant d'or.

Tottie n'était pas femme aujourd'hui à se lancer toute seule en pareille aventure et l'ancien policier flairait là une savante combine où quelque bande de gangsters devait être mêlée.

Laquelle ?

A bien les examiner toutes, il les élimina l'une après l'autre, pour ne plus s'arrêter qu'à celle de Jackie Jackson ou de Rob-Roy, les seuls chefs qu'il jugeât à même de commanditer Tottie Fay dans sa nouvelle entreprise.

Une idée bizarre lui vint alors à l'esprit.

Pourquoi ne tenterait-il pas de monter à bord du *Riviera Star*, de s'y glisser sous un prétexte quelconque qu'il lui restait à trouver. Le jeu en valait la chan-

delle et il apprendrait ainsi bien des choses d'importance.

Il avait risqué des aventures autrement périlleuses que celle-ci avec succès.

Le principal consistait à ne pas être reconnu, surtout si Vivian Lang devait être elle aussi à bord. Et il se faisait fort, avec sa science parfaite du camouflage, de donner le change, même à celle qui avait, quelque temps durant, été sa maîtresse.

Il devait être servi à souhait par un heureux hasard.

Maria Pozzo l'avertit que le *Riviera Star*, louvoyant à distance des côtes de la Virginie, allait sous peu embarquer des passagers pour partir en croisière d'une quinzaine environ.

La chose serait déjà faite, d'ailleurs, si le médecin du bord — un praticien marron ayant eu jadis des démêlés avec la justice — n'était soudain tombé malade.

Tottie Fay ne savait par qui le remplacer.

Marvel comprit tout de suite comment profiter de l'occasion.

Par l'entremise de Maria qui assurait elle-même aider en cela sa maîtresse, Marvel — sous le nom de Dr. Frankel — fut présenté à Tottie. Libre de tous engagements, il était aussitôt retenu par elle pour remplacer le médecin du bord.

Il ne lui restait plus — toutes instructions données — qu'à se rendre à un point indiqué dans la baie de Chesapeake et là un plat-bord devait l'attendre pour le mener au *Riviera Star*.

Le pseudo-docteur Frankel se félicitait de voir ses projets se réaliser au delà de ses espérances.

Le yacht de plaisance était bien ce que pensait l'inspecteur, un de ces tripots flottants comme on en rencontre assez fréquemment sur les côtes américaines, où ils prétendent faire croisière de tourisme. C'est là du moins le pavillon couvrant la marchandise.

Et quelle marchandise encore ! Un bétail humain qui comprend les espèces les plus dangereuses, à côté de naïfs « pigeons » venus là se faire plumer.

Il avait vu des yisages bien connus de lui, des Grecs

pour la plupart, professionnels du truquage des cartes.

Il eut un moment d'anxiété, néanmoins, en apercevant au milieu d'un groupe de jolies filles réunies sur le spardeck, l'élégante silhouette de Vivian Lang.

Qu'avait-il à craindre d'elle, après tout, grimé comme il l'était?

Tout au plus le timbre de sa voix pourrait-il le trahir, mais avant peu, avec l'abus des boissons, dans l'énervement du jeu, elle aurait perdu toute notion de l'ambiance.

Dans un autre groupe, distant du premier, le faux docteur venait de relever la présence de Manola la Cubaine, ce qui ne manquait pas de lui donner à réfléchir.

Etait-ce bien par un pur hasard que se trouvaient sur le *Riviera-Star* ces deux femmes, animées l'une contre l'autre d'une haine mortelle?

Il en doutait d'autant moins qu'aux côtés de Vivian, il voyait maintenant se dresser Jackie Jackson...

Décidément cela promettait, et le pseudo-docteur Frankel ne regrettait pas d'être là.

Jackie Jackson...

Oui, c'était bien là le fruste personnage, la brute achevée dont la cruauté et le cynisme révoltant étaient notoires dans le milieu de la pègre des bas-fonds.

Sa face mafflue aux traits avinés, accusant tous les vices, portait bien son stigmate d'avilissement.

Et ceux qui le connaissaient le mieux, assuraient cependant qu'au moment des pires dangers, il devenait d'une répugnante lâcheté s'il se savait isolé des *boys* de sa sinistre bande.

Allons! Il allait certainement y avoir du sport à bord et l'ancien policier s'en réjouissait à l'avance.

La partie, engagée dans l'après-midi, ne cessait qu'à l'heure du souper, pour reprendre ensuite et se poursuivre jusqu'à l'aube.

Ce soir-là — on louvoyait depuis la veille par un calme plat — la fête battait son plein à bord. Le jazz faisait

rage et des couples dansaient follement, tandis que les jeux marchaient ferme.

Le Dr. Frankel achevait son cigare, appuyé à la rambarde, quand il perçut des éclats de voix, provenant du salon de jeu.

Le bruit allait en grandissant et lui laissa supposer une dispute entre pontes.

Mais il y eut bientôt des hurlements de femmes et en une ruée quelques-unes de celles-ci accouraient affolées, en criant qu'on s'égorgeait en bas.

L'ancien policier retint l'une d'elles au passage. Il voulait savoir ce dont il s'agissait, avant d'intervenir.

Nul, à bord ne connaissait le Dr. Frankel, remplaçant le médecin habituel.

Haletante, la jeune femme qui le prenait pour un passager, le renseigna.

A la table de jeu, Manola la Cubaine sur un coup qu'elle déclarait irrégulier, avait cherché querelle à Vivian Lang.

Puis, tirant soudain un poignard dissimulé dans sa ceinture s'était élancée sur elle.

Au même instant, un autre joueur — Jackie Jackson — avait passé son propre couteau à Vivian, et les deux femmes avaient bondi l'une sur l'autre.

Le sang coulait. Jackson cherchant vainement à les séparer, mal lui en avait pris. La fureur de Manola s'était tournée contre lui, et, tandis que Vivian apeurée se tenait à l'écart, la Cubaine s'acharnait sur l'homme, en lui criant :

— Assassin! assassin! souviens-toi de Filippino Joë!

Le faux médecin en savait assez. Le moment était arrivé pour lui de porter secours aux blessés.

La jeune femme qui venait de l'informer, n'avait rien exagéré.

Dans la salle de jeu s'était déroulée une scène d'intense sauvagerie. Vivian Lang avait disparu, peu grièvement blessée sans doute. Des joueurs avaient arraché le poignard des mains de Manola et maintenant solidement la métisse dont le corps sinueux tentait bien inutilement de leur échapper.

Jackie Jackson gisait à terre, perdant son sang en abondance, par des blessures dont quelqu'une eût pu avoir raison de tout autre d'une force moindre que la sienne.

Il respirait bruyamment comme un taureau blessé dans l'arène. Le policier s'était assuré que sa vie n'était pas en danger et demanda aussitôt le nécessaire pour arrêter l'hémorragie.

Tandis qu'agenouillé auprès de lui et que dans la salle le tohu-bohu continuait son assourdissant vacarme, Jackie murmura :

— C'est vous, le docteur ? Eh bien, je ne veux pas rester ici... Emmenez-moi à tout prix...

— Dans l'état où vous êtes ? Mais c'est de la folie...

— Il le faut ! commanda le gangster. Ici, on m'achèverait !

— Et où voulez-vous aller ?

— A Chicago... Faites-moi mettre sur un canot à moteur... Vous m'accompagnerez. On gagnera le fond de la baie. Il y a là un endroit où nous trouverons un avion et en quelques heures nous serons arrivés à destination...

— Et à Chicago, dans quelle clinique voulez-vous aller ?

— Aucune. L'hôpital... C'est encore là que je serai le plus en sûreté.

— Je ne puis tout de même pas abandonner mon poste à bord... Ces femmes grièvement blessées peuvent être...

— Ah ! les garces laissez-les donc se débrouiller ensemble... Et si ça ne s'arrange pas, il y a ici assez de gars résolus pour les flanquer à l'eau...

— Et Tottie Fay ? Car enfin, c'est elle qui a engagé mes services...

— Vous occupez pas de la vieille... je paierai tout ce qu'il faudra, n'ayez crainte... Mais, par Dieu ! vite à Chicago... il n'y a que là que je me sentirai en sûreté !...

CHAPITRE VII

JACKIE JACKSON A DISPARU

Jackie Jackson avait complètement disparu de la circulation.

On savait bien comment il avait quitté le *Riviera Star* et qu'en compagnie du Dr. Frankel il avait gagné Chicago en avion, mais là brusquement la piste s'arrêtait.

Impossible d'apprendre ce qu'il était devenu.

Et qui plus est le Dr. Frankel lui-même demeurait introuvable, ce qui ne manquait pas d'intriguer Tottie Fay.

Sa camériste, Maria Pozzo, questionnée à ce sujet et dûment stylée par Dan Marvel qu'elle avait revu au Crossman Building, avait expliqué sa soudaine disparition, par le fait qu'il redoutait d'être mêlé à la sanglante bagarre du yacht.

La vieille proxénète avait fini par se rendre à ces raisons.

Mais il y avait un homme qui infatigablement poursuivait ses recherches sans discontinuer.

Rob-Roy...

Il avait su comment Jackie accompagné du médecin était parti. Sur les rives de la baie de Chesapeake, il avait retrouvé l'aviateur qui s'était chargé de ramener le blessé et le Dr. Frankel à Chicago.

C'était donc là que devait se trouver son rival, à qui il en voulait mortellement.

Mais où se cachait-il?

En l'état où l'avaient laissé ses blessures, on ne retrouvait trace de lui dans aucun des endroits qui lui étaient familiers, qu'il fréquentait à l'habitude.

Était-il donc soigné dans quelque clinique clandestine, où l'on fait bon accueil aux mauvais garçons? Rob-Roy les connaissait toutes et pas une n'avait vu Jackie.

Cela tenait du prodige, car enfin le chef de bande ne pouvait avoir succombé aux coups qu'il avait reçus.

En désespoir de cause Robbie alla questionner Tot-tie Fay. Mais elle aussi était dans l'ignorance la plus complète.

C'était déconcertant et, dépité, il allait quitter le Columbia quand, au détours d'un assez sombre couloir, il se sentit tirer par la manche.

Vivement il se retourna et reconnut Maria Pozzo, la camériste de l'ancienne belle.

Tout étonné, il lui demanda à brûle-pourpoint:

— Que me veux-tu? Qu'y a-t-il?

Elle mit l'index en travers de ses lèvres, pour lui recommander la prudence, jeta un coup d'œil aux deux extrémités du couloir toujours désert, et murmura:

— Chut! Tu cherches à savoir où est Jackie Jackson, n'est-ce pas Royland.

— Oui, répondit l'autre. Pourquoi cette question?

— Parce que je puis te renseigner.

— Toi? Ah, par exemple! Si tu dis vrai, combien veux-tu?

— Rien.

— Comment, rien? Tu plaisantes... Allons, dis ton prix...

— La vengeance seulement. Cela me suffit.

Rob-Roy n'en revenait pas. Qui donc pouvait être cette femme qui poursuivait Jackie d'une pareille haine? Il le lui demanda. Elle eut une légère hésitation, puis à voix basse répondit:

— J'avais trois enfants, trois fils, c'est lui le misérable qui les a tués. Mon nom n'est pas Pozzo... le véritable c'est Gebardi... Tu as dû entendre parler de la mort de mes gars.

— Il y en avait un qui avait été le « fusilleur » de Jackson?

— Oui, Anton... un mauvais sujet, mais enfin c'était mon fils tout de même.

Rob-Roy se garda bien de lui dire qu'il avait lui-même donné ses instructions pour le faire exécuter.

Il ne la détrompa pas. Jackie avait déjà la conscience

assez chargée pour prendre à son actif ce meurtre de plus surtout qu'en cette occasion cela servait admirablement les intérêts de Royland.

— Je comprends maintenant, fit-il, à quel mobile tu obéis. Tu es Italienne et pour toi l'assouvissement de ta vengeance passe avant tout. Eh bien, tu peux t'en rapporter à moi.

« Mais parle. Fais vite. Ici nos instants sont précieux. On pourrait aisément nous surprendre...

S'approchant plus près encore de lui, Maria glissa à son oreille :

— Jackie est en traitement au National City Hospital, sous le faux nom de John Morton. On le soigne dans une chambre réservée, où il est seul. Il se croit plus en sûreté à l'hôpital que dans une clinique privée...

Il eut un geste de méfiance.

— Comment sais-tu cela ? Par le Dr. Frankel ? N'est-ce pas toi qui l'as introduit ici ? D'où le connais-tu ?

— Frankel, répliqua-t-elle sans se déconcerter, était mon locataire, un pauvre étudiant en médecine.

Et le plus naturellement du monde elle ajouta :

— J'ai cru lui faire gagner quelque argent, par ce remplacement momentané à bord du *Riviera Star*...

— Et depuis, tu l'as revu ?

— Non. Sans doute le pauvre garçon s'est apeuré, à la suite de l'affaire du yacht. Il a craint d'être compromis. En tout cas, il n'est même pas encore venu toucher ce que Tottie Fay lui doit.

— Etrange, murmura Rob-Roy soucieux. Enfin, tu dis bien vrai, au moins ? Ce n'est pas un traquenard de la police ?... Prends garde !...

Elle eut un simple mouvement des épaules.

— A quoi cela me servirait-il ? T'aurais-je confessé mon vrai nom ?

Rob-Roy parut convaincu et prit congé d'elle sur ces mots :

— Ne crains rien... Je te jure que tu seras vengée !...

Ce même soir, un mot d'elle laissé au Crossman Building, dans la boîte de Dan Marvel, avertissait ce der-

nier de ce qu'elle avait appris à Rob-Roy, sur l'instigation de l'ex-policier.

Celui-ci était content. Décidément c'était du travail bien fait, une tâche admirablement exécutée et il ne pouvait que se féliciter d'avoir employé la veuve Gebardi pour s'en acquitter.

Il n'y avait plus maintenant qu'à attendre la suite des événements qui ne pouvait tarder.

Et Dan Marvel avait l'intuition que Manola la Cubaine serait appelée à y jouer un rôle capital.

Si Marvel se montrait satisfait de voir ses projets aboutir exactement suivant la ligne qu'il s'était tracée, Robbie Royland de son côté exultait d'avoir enfin pu retrouver la piste perdue de Jackie Jackson.

Une seule chose, toutefois, le tracassait.

Comment diable se faisait-il, alors que le blessé demeurait introuvable, que la veuve Gebardi, *alias* Maria Pozzo fût la seule personne au courant du secret de sa retraite?

Oui certes, il y avait bien ce sentiment de haine profonde, de vengeance à satisfaire qui l'animait...

Mais, malgré lui, Rob-Roy flairait l'intervention occulte de la police.

Ce Dr. Frankel, médocastre aux abois, si rapidement engagé sur la simple présentation de la camériste pour faire l'intérim sur le *Riviera Star* ne lui disait rien qui vaille.

C'était lui qui ramenant en avion le blessé à Chicago, l'avait fait entrer sous le faux nom de Morton au National City Hospital.

Là se bornait sa tâche et pourquoi n'était-il pas venu toucher chez Tottie Fay, le montant de ce qu'on lui devait?

Pour un morticole besogneux, c'était bien étrange et s'expliquait à peine par la crainte de se voir compromis dans l'affaire du yacht...

Rob-Roy redoutait de se laisser prendre au piège.

Depuis le massacre de la Saint-Valentin, au garage Belmonte, l'exécution de Jackie Jackson était bien arrêtée dans son esprit, mais partant de ce principe

que la vengeance se mange froide, patiemment il avait attendu son heure.

Sa bande opérant dans des régions tout autres que celles que parcourait celle de son rival, jamais les deux hommes n'avaient pu se trouver face à face pour ce règlement de comptes.

L'occasion se présentait inopinément.

Rob-Roy n'était ni lâche, ni pusillanime à l'heure du danger, et il en avait fait ses preuves.

Mais tout de même n'était-ce pas jouer gros jeu que d'aller de gaité de cœur risquer de se jeter dans la gueule du loup si, comme l'appréhension lui en était venue, la police ne cherchait pas à l'attirer dans un guet-apens, au chevet de son adversaire abhorré?

Cela demandait réflexion, et il y réfléchit mûrement.

Puis un sourire énigmatique vint lui creuser un rictus aux lèvres, qui murmurèrent un nom.

Manola la Cubaine...

Pourquoi pas? Elle aussi avait à se venger du meurtrier de Filippino Joë et elle était assez subtile, rusée, féline pour s'introduire auprès de Jackie et en finir avec lui.

Des hommes à Robbie postés aux abords de l'hôpital, assureraient sa fuite, à la faveur du désarroi général...

Sans plus tarder, il se mit à la recherche de la Cubaine, qui rugit comme un fauve quand il l'eût mise au courant de ce qu'il savait.

— J'en fais mon affaire! prononça-t-elle avec rage. Il m'a échappé à bord du yacht, mais cette fois je l'aurai...

« Il n'y a qu'une femme que je crains... Vivian Lang...

— Laisse donc! répliqua Rob-Roy avec mépris. Vivian Lang est une créature vénale qui n'aime pas plus Jackson qu'elle n'a aimé tout autre. Crois-moi. Avec de l'argent, on fait d'elle ce qu'on veut...

— En ce cas, fit résolument Manola, Jackie est à moi!

Et elle éclata d'un rire sauvage qui avait quelque chose de sinistre...

CHAPITRE VIII

LE SERPENT SOUS LES FLEURS

L'infirmière, toute souriante, très accorte sous sa blouse blanche, ouvrit la porte de la pièce et s'exclama :

— Plaignez-vous donc, Mr Morton, une jeune et jolie visiteuse qui vous apporte une magnifique gerbe de fleurs...

Dans son lit, le blessé au corps tout enveloppé encore de bandes de pansements, fronça légèrement le sourcil.

Qui donc connaissait John Morton, le nom sous lequel Jackie Jackson était entré au National City Hospital ?

Sans doute y avait-il erreur, et s'agissait-il d'un autre malade s'appelant également ainsi...

— Qui est-ce ? murmura-t-il à voix basse. Cette dame vous a-t-elle donné son nom ?

— Ma foi, non. Mais elle vient de la part du Dr. Frankel, m'a-t-elle dit, vous apporter ces fleurs, une gerbe splendide, vous dis-je. C'est une attention délicate, en tout cas, du médecin qui s'est occupé de vous.

Le visage du blessé se rasséréna quelque peu, bien qu'il fût loin de s'attendre à cette preuve de sympathie.

Bah ! probablement le médocastre qui avait veillé sur lui, après la bagarre sanglante du *Riviera Star* et le mettait en sécurité à l'hôpital, venait-il ainsi se rappeler à son souvenir, dans le but de se faire payer les services rendus...

C'était une façon délicate de le faire en tout cas et régulière après tout, suivant le sens que le gangster attachait à ce terme.

Tergiverser plus longtemps eût été ridicule et peut-être mal interprété par l'infirmière.

Il fallait en finir.

— Faites entrer cette personne, dit-il enfin passant

un mouchoir sur son visage, pour en étancher la sueur causée par la très grande chaleur du jour et que sa lourde corpulence lui faisait davantage sentir.

Ce geste machinal l'avait empêché de voir tout d'abord la visiteuse qui s'était avancée à pas feutrés comme il est d'usage dans une chambre de malade.

— Voilà notre cher blessé, avait alors murmuré l'infirmière, qui discrètement s'était retirée sans bruit, afin de laisser l'entretien se passer librement.

Une mantille noire dissimulait les traits de l'inconnue qui tenait ostensiblement, en effet, des deux mains une gerbe de fleurs.

De son regard perçant Jackie Jackson cherchait à deviner qui était cette femme que le Dr. Frankel lui envoyait et dont la silhouette ne lui semblait pas inconnue.

Elle n'avait point dit encore un mot quand, soudain, d'un rapide mouvement de tête, elle se dégagea de sa mantille qui tomba sur ses épaules.

— Manola! s'écria le blessé avec une terreur qu'il eût vainement essayé de dissimuler.

Ses yeux exorbités et ses lèvres tremblantes révélaient ouvertement la peur abjecte qu'il ressentait à se trouver seul à la merci de cette femme, animée d'une haine implacable à son égard.

La Cubaine eut un rire farouche et tout de suite proféra :

— Oui, Manola! Comme on se retrouve hein? Manola qui a un terrible compte à régler avec toi!

Jackie voulut crier, appeler au secours, mais les mots s'arrêtaient dans sa gorge desséchée, d'où ne sortait aucun son.

D'une main la jeune femme jeta la gerbe sur le lit, tandis que de l'autre elle tenait un revolver braqué sur son ennemi.

Elle eut encore ces mots :

— Souviens-toi du massacre de la Saint-Valentin!...

Un coup de feu éclata, et par un hasard miraculeux, la balle, au lieu d'atteindre la victime désignée alla s'enfoncer dans le mur de la chambre...

Un seul coup de feu, car l'arme brusquement s'était enrayée.

La Cubaine eut un horrible juron. Elle se voyait perdue sans avoir même pu achever son œuvre de justicière.

Mais le bruit de la détonation avait été perçu. Manola se rendait compte d'une animation inaccoutumée, elle entendait des pas précipités.

On allait la prendre là sur le fait, en flagrant délit d'attentat...

Ces diverses pensées lui traversèrent l'esprit en un clin d'œil. Son salut ne dépendait que d'une fuite rapide, à la faveur de l'affolement général, d'autant que Jackie, maître de la situation maintenant avait recouvré la voix et criait en se démenant comme un beau diable.

La Cubaine ne se donna pas le temps de la réflexion et s'élança dans le couloir jusqu'où personne n'était encore parvenu.

Une blouse blanche, laissée par une infirmière était accrochée là au mur. En toute hâte elle s'en revêtit et dévala en courant les marches de l'escalier, où elle se croisa avec des femmes du personnel hospitalier qui, la prenant pour une collègue, la questionnaient au passage.

Pas un instant elle n'avait perdu sa présence d'esprit, et feignant un affolement bien compréhensible, balbutia :

— Là, là, Mr Morton a tenté de se suicider!...

Et tandis qu'on se ruait dans la chambre du blessé, Manola toujours courant arrivait au pied de l'escalier.

Le désarroi était tel que nul ne la vit se désaffubler de sa blouse avec précipitation et franchir le seuil de l'hôpital.

A quelques pas de l'entrée, une auto prête à partir, l'attendait. Elle s'y enfouffrait et se laissait tomber sur les coussins, tandis que la voiture démarrait à prodigieuse allure.

Rob-Roy, en personne, était au volant.

Eh bien? s'écria-t-il avec brusquerie. Ça y est, cette fois?

Tout essoufflé encore de sa course folle et sous l'empire de l'émotion, sa compagne haleta:

— Coup manqué! L'arme s'est enrayée...

— *Damnation!* hurla Rob-Roy d'une voix sourde.

Il y eut un silence que ni l'un ni l'autre ne rompirent.

L'auto filant toujours avait depuis longtemps franchi les faubourgs de Chicago. Brutalement elle s'arrêta enfin devant une auberge de route, sur la rive du lac.

Elle était vide de tous clients à cette heure. Robbie Royland qui en connaissait le tenancier, s'enferma dans un cabinet seul avec sa compagne, après s'être fait verser à boire, et se fit conter toute l'aventure.

Pas un muscle de son visage n'avait tressailli, mais quand la Cubaine eut achevé son récit, ses traits se détendirent et les lèvres contractées d'un rictus indéfinissable il s'écria:

— Nous l'aurons quand même, c'est moi qui te le dis! Ne t'en fais pas, Manola... Deux fois il nous échappe, la troisième sera la bonne, foi de Rob-Roy!

Mais tout en parlant ainsi, il dissimulait sa déconvenue et, après avoir pris congé de la Cubaine, regagnait Chicago, sans savoir bien exactement comment il allait prendre sa revanche sur cet adversaire qui en fin de compte, lui échappait.

Il fallait à tout prix savoir ce que ce dernier allait faire, après cet attentat manqué, et bien qu'il eût encore des doutes sur le véritable rôle joué par Maria Pozzo, c'était de ce côté néanmoins qu'il pouvait se renseigner.

On le revit donc au Columbia, où il attendit un moment opportun pour s'entretenir en secret avec elle. L'occasion se présenta enfin et son étonnement ne fut pas des moindres quand il apprit que Jackie Jackson était toujours en traitement au National City Hospital.

A la suite de sa mésaventure, ses blessures s'étaient rouvertes et les autorités médicales qui n'avaient soupçonné dans toute cette affaire que la vengeance d'une

maîtresse délaissée, lui conseillèrent vivement de ne point quitter l'établissement hospitalier.

Le pseudo John Morton finit par se laisser convaincre, mais après ce qui s'était passé, ne se sentait plus en sécurité dans une chambre réservée.

Il croyait fermement être à l'abri du danger, dans une des salles communes, au milieu des autres malades et sous la surveillance continuelle du personnel. Il demanda donc à ce qu'on l'y transportât d'urgence.

On accéda aisément à sa demande, en lui recommandant toutefois d'éviter de recevoir des visites.

Il n'y avait rien là que de très naturel. L'isolement toutefois où il se trouvait confiné et le manque surtout de toutes nouvelles du dehors lui pesaient beaucoup.

Aussi, tout en se conformant à l'avis des médecins, insista-t-il pour faire une exception, en faveur d'une amie de longue date, Mrs Lang, qui lui était tout dévouée.

Le chef de bande n'avait, en effet, aucune raison de se méfier de Vivian, dont la gratitude devait lui être de toujours acquise.

Les révélations de Maria Pozzo cependant étaient un trait de lumière pour Rob-Roy qui, mieux que Jackie, connaissait l'âme vénale de cette femme.

A mesure que parlait la camériste, il s'élaborait alors dans son esprit, avec une prodigieuse rapidité, tout un plan d'attaque devant, selon lui, réussir malgré qu'il fût des plus audacieux.

Mais pour cela il lui fallait s'assurer la complicité de Vivian.

CHAPITRE IX

COUP DOUBLE

La blonde platinée, l'une des plus jolies girls des *speakeasies* de Chicago, Vivian Lang considéra quelques instants Rob-Roy, venu la relancer dans son coquet meublé et rompit enfin le silence, en déclarant :

— Tu me vois bien embarrassée, Robbie. Car après tout, Jackson a toujours été un ami pour moi, et le trahir...

Cyniquement Royland l'interrompt :

— Oh ! je t'en prie, ne le fais pas au sentiment... Toi et moi, nous nous connaissons depuis trop longtemps pour que ce jeu-là prenne avec moi.

« Au surplus, ce cher et tendre ami n'a pas hésité à chercher à te faire assassiner par Manola, à bord du *Riviera Star*...

— Oh ! celle-là, fit rageusement Vivian.

— Mais mon petit, tout avait été ourdi par Jackie Jackson. Il te redoutait parce que tu en savais trop long sur lui et avait décidé de te supprimer.

« Aujourd'hui, terrorisé par la peur depuis qu'il a échappé aux coups de la Cubaine, séparé de tous les hommes de sa bande, il a fait volte-face, en se raccrochant à toi. Mais au fond, tu es bien le cadet de ses soucis!...

— Si je savais que tu dis vrai...

— Cela tombe sous le sens. D'un côté, tu dois savoir ce qui, de son fait, t'attend tôt ou tard ; de l'autre je t'offre la forte somme pour un coup de tout repos, au sujet duquel tu ne saurais en quoi que ce soit être inquiétée par la justice.

Légèrement indécise encore, Vivian répondit :

— Mais enfin que me demandes-tu bien au juste. Où veux-tu en venir ? Explique-toi.

Rob-Roy se donna le temps de la réflexion.

Tandis qu'elle parlait, le crayon à la main, nerveusement il traçait des lignes sur un papier trainant sur une table, puis soudain prononça :

— Voyons, tu m'as bien dit, n'est-ce pas, que le blessé était dans la salle Mackenzie, qui elle-même se trouve au deuxième étage ?

— Mais oui, combien de fois me faudra-t-il te le répéter encore !

Sans relever le propos, Rob-Roy poursuivit :

— Ses fenêtres donnent bien sur Western Avenue ?

— Sûrement. Et l'hôpital fait face au Western Ave-

nue Hôtel, ce qui d'ailleurs est cause de bien des ennuis, paraît-il.

— Pourquoi cela?

— Parce que, d'une part, les médecins exigent, par les chaleurs qui nous accablent, que les fenêtres des salles de blessés toujours assez nombreux, demeurent ouvertes et d'autre part, les propriétaires de l'hôtel n'arrivent pas à louer les chambres de l'étage ayant vue sur ces salles. D'où conflit et un procès qui dure depuis longtemps déjà.

« Le médecin-chef, pourtant, a fait une concession, en plaçant de légers paravents, cachant les ouvertures à mi-hauteur.

« Cela gêne même bien Jackie, dont la forte corpulence s'accommode mal de cet inconvénient. Il lui faut de l'air et de la lumière. De sorte que lorsque la surveillance se relâche, il fait enlever le paravent de sa fenêtre, celle du milieu, car il y en a trois à la salle Mackenzie...

Rob-Roy, sans doute, en savait assez, car tout de suite il aborda le sujet qui l'occupait le plus.

Etant donné le nombre des malades, dans la salle Mackenzie, il avait intérêt, disait-il à Vivian, à savoir exactement en quel lit Jackie était confiné.

Pour éviter toute erreur, la jolie fille, en allant le voir, n'aurait qu'à déposer au pied de la couche du blessé, rapprochée de la fenêtre grande ouverte, une brassée de fleurs qu'elle lui aurait apportées.

Elle objectait bien que, depuis l'attentat avorté de la Cubaine il avait les fleurs en horreur, son interlocuteur glissant dans sa main une liasse de bank-notes lui dit en riant :

— A toi de t'arranger. Prends toujours ce millier de dollars en acompte... Je t'en donnerai trois fois autant, si tu te conformes à mes instructions et m'obéis aveuglément...

Vivian eut un sursaut de surprise :

— *By Jove!* Quatre mille dollars pour une gerbe! Ça met cher la fleur, ça!...

— Borne-toi à obéir, répliqua l'autre avec un froncement de sourcils.

Puis, tout de suite il ajouta :

— Quel jour vas-tu là-bas ?

— Quand je veux, entre deux et quatre heures.

Il fixa la date, le mercredi suivant, où il n'y avait pas de visiteurs à l'hôpital.

A peine était-il parti qu'elle songeait à leur bizarre entretien...

— Je me demande ce que Robbie peut bien manigancer. La combine doit être d'importance pour qu'il lâche ainsi quatre mille dollars.

« Bah ! que m'importe après tout ? Quatre mille dollars, c'est toujours bon à prendre. Le reste, c'est affaire entre eux !... »

Mais avec un hochement de tête, elle murmura :

— Je ne donnerais pas cher de la peau de Jackie !...

Au soir de cette même journée, quelqu'un d'autre devait être bien étonné, malgré que sa surprise fût toute différente.

C'était le gérant du Western Avenue Hôtel à qui un inconnu — qui n'était autre que Kid Cann, le lieutenant de Rob-Roy — venait demander s'il pourrait, pour quelques jours, accommoder des amis à lui, fermiers de l'Iowa, se rendant à une réunion d'éleveurs de bétail qui se tenait à Chicago.

Ces braves gens, ajoutait-il, quatre tout au plus, étaient un peu frustes comme les paysans à l'ordinaire, mais peu bruyants et nullement exigeants.

Le gérant, flairant une bonne aubaine, songea tout de suite à ces chambres qu'il ne parvenait que difficilement à louer. Il insista pour les faire visiter et en vanta tout le confort.

Un coup d'œil aux fenêtres avait permis à Kid Cann, averti des projets de Rob-Roy, de reconnaître qu'elles faisaient bien face à celles de l'hôpital.

Il conclut donc la location, dont il versa le montant d'avance, annonçant pour le mercredi suivant, l'arrivée des fermiers de l'Iowa.

Au matin du jour fixé, ils étaient là, sous la con-

duite de Kid Cann, affectant négligemment tous quatre l'allure lourdaude des gens de la campagne.

Le gérant du Western Avenue Hôtel fut le premier à s'y laisser prendre, réprimant consciencieusement un sourire, sans se douter qu'il donnait asile au fameux Rob-Roy et à ses meilleurs fusilleurs...

A peine ceux-ci étaient-ils dans le local qu'à chacun le chef désignait la place qu'il devait occuper, à proximité de l'une ou de l'autre des fenêtres, prêt à faire feu, au premier signal donné par lui et qu'ils n'auraient qu'à attendre.

Le plan conçu par ce dernier était en effet, infernal.

Avec une habileté vraiment machiavélique, il avait su monter de toutes pièces cette exécution du rival abhorré qui, jusque-là, avait toujours échappé à sa vengeance.

Il redoutait qu'au dernier moment que Vivian n'eût hésité à suivre ses instructions. Mais à bien y réfléchir, il se tranquillisait, en songeant que l'appât du gain suffirait à enlever tout scrupule à cette femme vénale, qui ne brillait pas pour en avoir.

Et, de fait, la jolie fille avait tenu parole.

Posté derrière ses rideaux, Rob-Roy ne quittait pas, de son regard aigu, la fenêtre de milieu, grande ouverte, de la salle Mackenzie.

Il était la demie de deux heures tout au plus, quand il aperçut une élégante silhouette féminine s'approcher d'un lit de malade.

Plus de doute possible... C'était bien Vivian Lang qui y déposait aussitôt les fleurs qu'elle avait apportées...

Elle n'eut même pas le temps de s'écarter.

Sur un signal convenu avec ses hommes, par les fenêtres de l'hôtel crépitait le feu nourri des mitraillettes, que des mains sûres déchargeaient sur un même point de direction.

— Enfin! s'écria Rob-Roy triomphant.

Il avait pu, de loin, voir un corps de femme s'écrouler en travers du lit, sur celui qui ne devait plus être qu'un cadavre...

Les fusilleurs avaient fait coup double.

Le bruit des détonations avait causé un brouhaha indescriptible.

De la salle Mackenzie provenaient les cris apeurés des malades immobilisés, tandis que le personnel hospitalier s'empressait autour du lit où gisaient les deux corps.

Le vacarme était à son comble dans l'hôtel et de tous côtés on s'amassait aux abords de l'hôpital, en quête de nouvelles.

C'était bien ce sur quoi Robbie Royland avait compté.

Un à un ses hommes s'étaient séparément disséminés, courant se perdre au milieu de la foule sans éveiller le moindre soupçon et disparaissant rapidement.

La fusillade du National City Hospital était certes le plus audacieux coup de force tenté en plein jour par des gangsters dans l'une des grandes voies de Chicago et que les journaux du soir relataient dans tous ses détails. On se perdait en conjectures, néanmoins, sur les auteurs du double assassinat.

Seul Walter Slack, appelé au téléphone, avait reçu ce message laconique :

— Et de deux!...

Il lui avait bien semblé reconnaître la voix de l'inspecteur et tout bas il murmura :

— Décidément je ne m'étais pas trompé... C'est un as!...

CHAPITRE X

LA TRAGÉDIE DE BUCKMAN MILL

Si, usant de ruse, Dan Marvel avait pu, au National City Hospital, assurer à Jackie Jackson une retraite où celui-ci se croyait en sûreté, il devait reconnaître, par contre, que Robbie Royland avait su le dépister depuis la fusillade.

Un peu partout, on s'était souvenu des sourdes haines qui existent entre bandes rivales de gangsters et dans la presse, les reporters, en procédant par voie d'élimi-

nations, en arrivaient à mettre le double meurtre de Jackson et de Vivian Lang à l'actif du fameux Rob-Roy.

Leur mort, à vrai dire, n'était pas une grande perte. Là n'était pas la question.

Que des gangsters s'entre-tuent, libre à eux. Mais ils faisaient courir les plus sérieux dangers au public.

Cette scène farouche qui avait eu une salle d'hôpital pour théâtre ne pouvait qu'avoir exercé une action néfaste sur le moral des malades en traitement dans la salle Mackenzie.

Les médecins, au surplus, l'avaient constaté et consigné dans des rapports officiels.

Et les coupables demeuraient introuvables!

C'était inimaginable et ouvrait à nouveau la campagne menée contre une police, accusée d'être de mèche avec les gangsters, dont l'audace vraiment ne connaissait plus de bornes.

Quelqu'un pourtant se réjouissait dans son for intérieur de cette levée de boucliers, Dan Marvel qui comprenait aisément tout le parti à en tirer.

C'eût été, pour lui, un succès sans précédent de prendre Rob-Roy mort ou vif, de réussir à lui seul en un mot là où les limiers de la police avaient piteusement échoué.

Il faudrait bien qu'on reconnaisse la part qu'il avait prise dans la machination, dont la mort de Jackie Jackson était le résultat.

Celle de Vivian Lang, cause première de la déchéance du détective révoqué était certes une satisfaction personnelle, absolument inespérée, mais ce n'était là qu'un incident.

Le principal était d'en finir, une fois pour toutes, avec l'insaisissable Rob-Roy. Il avait la conviction que de là dépendait sa propre réhabilitation d'abord et, partant, son poste retrouvé, comme on lui en avait donné l'espoir.

Il envisageait donc la situation sous tous les aspects où elle se présentait à lui.

Déjà, suivant les renseignements fournis par le gérant du Western Avenue Hôtel sur les étranges fer-

miers de l'Iowa, disparus aussitôt après la fusillade de l'hôpital, la police avait pu arrêter trois gangsters, soupçonnés d'avoir participé au crime.

Ils avaient été reconnus être des hommes de Rob-Roy.

Malgré qu'on les eût fort habilement cuisinés, ils furent incapables d'indiquer ce qui était advenu à leur chef et à son lieutenant.

Il devenait évident dans l'esprit de Dan Marvel que la bande de Rob-Roy se trouvant maintenant disloquée, il avait dû chercher un abri en lieu sûr pour lui et Kid Cann.

L'ex-inspecteur avait songé qu'ils avaient pu se réfugier à bord du *Riviera-Star*, mais il avait appris que le yacht, par suite d'avaries, était en réparation sur un point de la côte et Rob-Roy ne se serait pas hasardé à choisir cette retraite.

D'autre part, on ne parvenait pas à découvrir trace de lui à Chicago. Il devait donc avoir pris la fuite.

Dan Marvel était d'autant plus perplexe qu'il n'osait se risquer à aller au Columbia où le pseudo Dr Frankel n'avait plus donné signe de vie.

Il avait l'intuition cependant que Maria Pozzo pourrait peut-être le mettre sur la bonne voie, et la malchance voulait qu'elle le laissât sans nouvelles.

Le hasard devait le servir à souhait.

Au moment même où il cherchait un moyen d'approcher la camériste de Tottie Fay, elle venait le trouver dans son bureau du Crossman Buildings.

A l'émoi empreint sur son visage, il comprit aussitôt qu'il s'était passé quelque chose d'insolite et n'eut même pas à la questionner. Elle avait hâte de parler.

— Ah! Mr Marvel, vous êtes toujours à la recherche, sans doute, de l'introuvable Rob-Roy?

Et, sans lui laisser le temps de répondre, elle ajouta :

— Eh bien, soyez satisfait. Il ne tient qu'à vous de le prendre dans le repaire où il se terre...

Dan vit la vieille femme tellement émotionnée qu'il lui désigna un siège en prononçant :

— Parlez, je vous prie. ma brave femme.

— Attendez un instant, car il me faut d'abord vous donner quelques explications. Vous savez que j'accusais Jackie Jackson de la mort de mes trois fils? Or, j'ai découvert qu'il était bien coupable de celle de mes deux aînés. Mais c'est Rob-Roy, je le sais maintenant seulement, qui a fait exécuter Anton, mon dernier...

« Ah! vous penserez ce que vous voudrez, Mr Marvel, mais je vous répéterai qu'une mère est toujours une mère, quelles que soient les fautes dont son enfant a pu se rendre coupable.

L'ex-inspecteur n'était pas parti pour discuter ce point.

— Comment donc avez-vous su cela? se borna-t-il à demander.

— Par quelques bribes de conversation, que j'ai pu surprendre entre deux *girls* du Columbia. Elles semblaient bien au courant, et je ne pouvais mettre leurs paroles en doute.

« Je vous laisse à penser combien cette révélation me fit reporter sur Robbie Royland la haine que j'avais vouée à Jackie!

« C'est à ce moment qu'on apprit brusquement chez Tottie Fay le drame qui avait eu le National City Hospital pour théâtre et peu après Rob-Roy, tout haletant encore, arrivait au Club en coup de vent.

« La vue du meurtrier de mon Anton me bouleversa. J'aurais alors pu le tuer de mes propres mains et assouvir ainsi ma vengeance. Un indéfinissable sentiment m'arrêta. J'avais l'intime conviction que la mort de Jackie et de Vivian Lang étaient encore son œuvre, et, au lieu de céder à mon impulsion première, j'ai préféré venir vous le livrer.

« Mais j'en reviens à lui.

« A peine arrivé, il entraîna la vieille proxénète dans un petit salon discret où ils eurent un entretien de quelques instants seulement. Ils en sortirent bientôt, ma maîtresse toute tremblante et livide sous ses fards.

« Un homme qui accourait à ce moment, murmura à Rob-Roy ces mots révélateurs, parvenus jusqu'à moi:

« — Tout est prêt... La voiture est en bas... Viens, il n'y a pas un instant à perdre!

« Ah! ce ne fut pas long, je vous jure... Tous deux dévalèrent l'escalier en hâte, et un vrombissement de moteur m'apprenait que l'auto, démarrant en vitesse assurait leur fuite...

— Comment était le compagnon de Rob-Roy? interrompit Marvel qui lui donnait aussitôt le signalement de Kid Cann.

Comme, à la description, elle reconnaissait l'homme, il grommela à mi-voix :

— C'est bien ce que je pensais. Ils sont ensemble... Et tout de suite il ajouta :

— Si vous saviez où ils se dirigeaient, pourquoi ne m'en avoir pas prévenu? Nous n'aurions pas perdu un temps précieux.

— Vous concevez bien, Mr Marvel, que je n'aurais pas manqué de vous avertir, mais j'étais alors dans l'ignorance la plus complète à ce sujet.

« Il m'a fallu attendre plusieurs jours avant de connaître la retraite où se terrait Rob-Roy, et ce n'est pas là le moins étrange de l'aventure qui m'est arrivée.

« Laissez-moi donc achever : vous allez tout savoir.

« Un soir, ma maîtresse m'appela dans son appartement privé et, sans élever la voix de crainte sans doute qu'on pût l'entendre me dit :

« — Maria, je sais que je puis avoir toute confiance en vous, et je veux vous charger d'une mission délicate qui demande à être tenue secrète.

« Elle me désigna une valise qu'à première vue je jugeai bourrée, gonflée, bondée à en faire craquer le cuir.

« — Une auto viendra tout à l'heure, poursuivit Tottie Fay, vous y monterez avec ce bagage et irez là où elle vous conduira attendre mon arrivée.

« Je n'avais qu'à me conformer à ses instructions et c'est ce que je fis.

« L'auto fut là à point nommé. J'y pris place avec la valise dont j'avais toute ma charge et, après une assez rapide randonnée, me trouvai en pleine nuit dans la

cour intérieure d'une sorte d'auberge de route, où je n'étais jamais venue.

« Quelqu'un vint au-devant de moi. A la lueur des phares, aussitôt éteints, j'avais pu reconnaître Rob-Roy. Il me fit entrer dans la maison où vint le rejoindre l'homme qui était venu le chercher au club. Le même qui, cette nuit, m'avait conduite.

« Rob-Roy déboucla le bagage. Des vêtements, du linge étaient là qu'ils se partagèrent, puis il me dit :

« — Et Tottie?

« — Elle m'a dit de l'attendre ici, lui répondis-je.

« Il eut un ricanement et répliqua :

« — Oui, car je crois qu'elle aura besoin de toi tant qu'elle restera à Buckman Mill et, sauf événements imprévus, j'ai idée que ce sera pour quelque temps.

« Alors seulement je compris que j'étais prisonnière...

Une fois encore Dan Marvel coupa la parole à son interlocutrice :

— Buckman Mill, avez-vous dit?

— Oui, c'est bien ce nom qu'il a prononcé.

— Comment n'y ai-je point songé! gronda l'ex-inspecteur. J'aurais dû m'en douter... Mais vous avez donc pu leur échapper, Maria?

— Oh! ça n'a point été sans peine, Mr Marvel. J'ai attendu l'arrivée de ma maîtresse qu'accompagnait Manola...

— Tiens, tiens! La Cubaine est avec eux?

— Bien sûr! Depuis que Rob-Roy a vengé la mort de son Joe, en massacrant Jackie Jackson, elle est folle de lui!

« A eux quatre, ils n'ont pas perdu de temps et il faut croire que Buckman Mill contenait un véritable arsenal, car ils ont tout mis en œuvre à l'auberge, comme s'ils devaient soutenir un siège en règle. Derrière les volets tirés, où ils ont aménagé des meurtrières, il y a des mitrailleuses en batterie, avec des bandes de chargeurs à portée de la main...

« Cela ne s'est pas fait tout seul, vous pensez bien. Et c'est à la faveur du hâtif désarroi que je suis par-

venue à me sauver sans qu'ils s'aperçoivent de ma fuite.

« J'ai eu la chance de rencontrer en route un camion se rendant à Chicago, dont le conducteur a bien voulu me laisser monter et je suis accourue chez vous.

« Vous savez tout maintenant...

Le temps n'était ni aux remerciements ni aux félicitations. Maria le vit bien au front soucieux de l'inspecteur, le comprit à son silence.

Soudain, cependant, son visage s'éclaira et saisissant fébrilement le récepteur d'un téléphone placé sur son bureau, il appela un numéro. La réponse ne tarda pas et tout de suite un bref colloque s'engageait d'un bout du fil à l'autre.

— Allo... Allo... Ici Dan Marvel... C'est vous-même, capitaine Pauwels?... Parfait... Vous avez dû recevoir du Haut-Commissaire Russell des instructions à mon égard?... C'est cela même... Eh bien j'ai le plus urgent besoin de votre concours et celui de vos G-Men... D'ores et déjà, faites parmi eux un choix tout spécial, car il ne s'agit rien moins que de la capture de l'insaisissable Rob-Roy... Oui... Oui... Vous avez bien entendu, Rob-Roy dont un hasard m'a fait découvrir la retraite... Oh! ce serait trop long à vous conter... Venez me trouver, toute affaire cessante, car il faut faire vite si nous voulons prendre la pie au nid. Je vous attends...

Moins d'une heure après, Pauwels était au Crossman Buildings et conférait avec Marvel.

Quand il apprit qui était Maria Pozzo et le rôle joué par elle, le capitaine insista pour qu'elle se joignît à eux.

— Vous connaissez tous leurs moyens de défense, lui fit-il, et pouvez ainsi nous indiquer les points les plus fortifiés, comme les plus vulnérables.

« Votre présence s'impose parmi nous.

« Libre à vous pourtant de refuser, car vous êtes femme après tout, et je dois vous prévenir que sûrement il y aura de sanglantes éclaboussures...

La vieille femme se redressa brusquement, les yeux allumés d'un regard farouche et s'écria :

— Je ne crains rien. Mes trois fils morts, je suis seule au monde maintenant et mon seul but dans la vie est de me venger du meurtrier de mon dernier enfant, comme je suis parvenue à faire tomber Jackie Jackson, celui de mes deux aînés.

— Cela me suffit, déclara Pauwels.

Et sur-le-champ, Dan Marvel et lui organisèrent l'expédition projetée.

.....

Conformément aux ordres de leur chef les G-Men, au nombre d'une vingtaine environ, avaient gagné de nuit les approches de Buckman Mill en groupes détachés, par diverses routes.

Ils devaient se réunir dans un boqueteau, assez voisin de l'auberge et où ils rejoindraient le capitaine Pauwels qui leur assignerait à chacun son poste de combat.

La petite troupe était encore favorisée par une mince couche de brouillard qui ne laissait pas soupçonner sa présence, mais se dissiperait avec l'aube, fixée pour l'attaque.

En arrivant sur place, les G-Men avaient été fort surpris de se trouver dans un site aride, ne présentant aucun accident de terrain et semblant dénué de toute végétation, à l'exception de ce boqueteau en rase campagne.

Il n'y avait, pour abri permettant de s'embusquer, que les vestiges délabrés de fours à briques, dont la silhouette se révélait lamentable dans l'ombre ambiante.

Pauwels crut s'apercevoir d'un léger fléchissement parmi ses hommes. Il en saisit deux d'entre eux au bras, les conduisant à l'auto qui, sans bruit, les avait amenés Dan Marvel, Maria et lui. Tous phares éteints, la voiture était rangée derrière le boqueteau.

Le capitaine y prit quelques flacons de whisky, dont il s'était muni à tout hasard et murmura :

— Allez distribuer ça aux camarades, il faut leur donner du cœur au ventre. N'oubliez pas que nous

avons encore au moins deux heures d'attente avant le jour...

Contrairement, en effet, à l'avis de l'ex-inspecteur qui eût préféré une attaque nocturne brusquée, Pauwels tenait à ce que ses hommes pussent se rendre compte, à la faible lumière de l'aube naissante, du lieu où le combat allait se livrer.

L'horizon se teinta enfin des premières lueurs et l'on aperçut à peu de distance l'auberge de route qui se dressait isolée.

Immobiles, à l'abri du bouquet d'arbres ou retranchés derrière les fours en ruines, les G-Men aux abois attendaient et comme le jour commençait à poindre, sur un ordre bref de leur chef, l'attaque était déclenchée par un premier feu de salve dirigé contre la maison.

Presque aussitôt on y entendit un extraordinaire brouhaha. Les assiégés pris à l'improviste, devaient courir à leurs moyens de défense.

Pauwels, à haute et intelligible voix, fit les sommations.

— Rob-Roy, tu es découvert... Nous sommes ici en force... Tu ne nous échapperas pas!... Rendez-vous, toi, et ceux qui sont avec toi!...

La réponse ne se fit pas attendre.

Une volée de coups de feu éclata soudain. Puis on tira sans répit par les meurtrières aménagées dans les volets demeurés clos. Les balles venaient frapper les amas de briques écroulées. De part et d'autre retentissait sans arrêt le tic-tac des mitraillettes.

Sous le feu des salves le bois des contre-vents volait en éclats, révélant aux fenêtres ouvertes les armes meurtrières.

Le Moulin Buckman, malgré les quelques transformations qu'y avait apportées Tottie Fay, en en faisant l'acquisition, conservait l'aspect rustique qu'il avait autrefois.

La maison ne possédait aucun étage, le rez-de-chaussée seulement, et ses murs étaient faits de planches lui

donnant plutôt l'apparence d'une *log-cabin* que d'un *bungalow*.

Mais ses minces cloisons de bois n'étaient point faites pour soutenir un siège et résister aux projectiles qui l'atteignaient.

Avec le jour complètement venu maintenant, on distinguait aisément les trous laissés par les balles des G-Men et dont un certain nombre avait pénétré à l'intérieur, brisant parfois les vitres des fenêtres, qu'on entendait se fracasser.

Un sourire de triomphe effleurait les lèvres de Dan Marvel qui semblait escompter déjà un proche dénouement.

Ce n'était point l'avis cependant de Pauwels, dont le visage se montrait de plus en plus soucieux. Auprès de lui, ses hommes progressaient en rampant dans la direction de l'auberge.

Mais malheureusement, plusieurs d'entre eux, en essuyant le feu des assiégés, avaient été blessés et si l'on ne comptait pas de morts à déplorer parmi les G-Men, certains étaient fort mal en point.

Un détail, néanmoins, avait frappé le capitaine.

L'énergie déployée au début par les outlaws paraissait avoir sensiblement diminué. Le tir s'était ralenti et les coups de feu ne partaient presque plus simultanément de plusieurs points à la fois. Ils éclataient à intervalles irréguliers de l'une ou l'autre des fenêtres.

Les assiégés, s'acharnant à résister, décidés à se faire tous tuer plutôt que de se rendre, attendaient-ils donc le raid des adversaires, pour les recevoir d'une volée meurtrière?

A tout hasard, Pauwels commanda à ses hommes de tirer sans relâche.

Les salves reprirent de plus belle, mais à cette fusillade succédait un silence de mort chez l'ennemi.

— Qu'attendez-vous, capitaine? hurla Dan Marvel. Ils doivent avoir du plomb dans l'aile, nous les tenons!

Et bondissant en avant, il s'élançait vers l'auberge, entraînant Pauwels et Maria que suivaient de près les G-Men.

Il y avait quatre heures environ que la lutte faisait rage et les assaillants que cette résistance opiniâtre énervait outre mesure étaient impatients de donner l'assaut.

Les coups de feu fort espacés ne partirent bientôt plus que d'une seule fenêtre et brusquement s'arrêtèrent.

Avait-on donc enfin raison des occupants de Buckman Mill?

Tout permettait de le supposer et cette fois les assaillants bondirent à la suite de leur chef, en une ruée faite en trombe.

Dan Marvel, payant de sa personne, fut le premier à sauter dans l'auberge par l'une des fenêtres ouvertes, dont il avait arraché les volets à peine maintenus par leurs gonds.

Revolver au point, il hurlait : « Haut les mains ! »

Mais quelle ne devait pas être sa stupéfaction de ne trouver devant lui que deux femmes seulement.

L'une d'elles, la plus jeune, gisait à terre, secouée des derniers spasmes de l'agonie. Tout de suite il reconnut Manola qui, sans un cri, succombait aux mortelles blessures dont le sang l'inondait.

Sa compagne échevelée, les yeux exorbités, balbutiait des mots incohérents. Et ce visage, strié de sillons de sueur et de sang dans son maquillage, révélait l'image de Tottie Fay en proie à la démence.

— Où sont les hommes ? s'enquit vivement l'ex-inspecteur.

Instinctivement, sans un mot, d'un signe de tête, la vieille proxénète indiqua la pièce voisine. Laisant les deux femmes à la garde des G-Men, Marvel suivi de Pauwels et de Maria s'y précipita.

Sur un matelas jeté en hâte à même le sol, deux corps étaient couchés côte à côte. Kid Cann, tombé sous les balles des G-Men, n'était plus qu'un cadavre.

L'autre, Rob-Roy, avait la vie plus dure. Il savait que c'était la fin, mais décidé à crâner jusqu'au bout, ses yeux se portèrent de l'un à l'autre des trois arrivants :

— Le docteur Frankel ! fit-il aussitôt.

— Tu fais erreur, lui cria l'ex-inspecteur de police

triomphant, Dan Marvel. Me reconnais-tu maintenant?

Le gangster avec mépris détourna ses regards qui soudain s'arrêtaient sur l'Italienne.

Et, les lèvres crispées d'un effrayant rictus de haine, il proféra la voix mourante :

— On a toujours tort de se fier aux femmes. La meilleure ne vaut rien!...

Haineuse, la veuve Gebardi hurla :

— En tout cas, elles savent se venger!

Arrachant alors à Marvel l'arme qu'il tenait à la main, elle la pointa vers le moribond, et d'une balle lui fracassa le crâne...

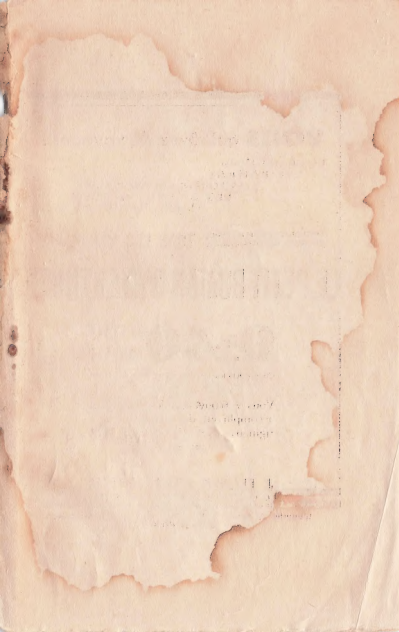
FIN

Pour paraître samedi prochain :

Une prime de 10.000 francs

Roman policier inédit

par LOUIS-ERNEST CHEVALIER



VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD

LES PAMPAS

LES FORÊTS ÉQUATORIALES

LES GRANDS DÉSERTS

L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

**VOUS LIVRERONT LEURS
SECRETS SI VOUS LISEZ...**

TOUS LES MERCREDIS

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0^{fr.}40 **LE ROMAN
COMPLET**

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui
accompliront des prouesses ver-
tigineuses sur TERRE, sur MER
et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.
(Made in France)